

# CLARTE

**DIRECTEUR HENRI BARBUSSE**

**Au Sommaire de ce Numéro :**

Abel DOYSIÉ.....

Serge ESENINE.....

Marcel FOURRIER.....

Albert MATHIEZ.....



MAURICE.....

PARIJANINE.....

Pierre PASCAL.....

Bertrand RUSSEL.....

et trois dessins de BARAT-LEVRAUX

REDACTION et ADMINISTRATION : PARIS, 16, Rue Jacques-Callot (8°)

TÉLÉPHONE : Gobelins 11-60 — CHÈQUE POSTAL : Paris 330-60

## ABONNEMENTS

France...	1 an.	25 fr.	6 mois.	13 fr.	3 mois.	7 fr.
Etranger.	1 an.	30 fr.	6 mois.	17 fr.	3 mois.	9 fr.

# SOMMAIRE

<b>Vie Intellectuelle</b> (dessin de Barat Levraux)		
La pensée politique de Taine	Albert MATHIEZ	193
Une âme russe et deux poèmes .....	Pierre PASCAL	198
I. L'appel qui chante .....	Serge ESENINE	199
II. Le camarade .....		200
Lectures et débats : Les abîmes de la pensée russe ...	PARIJANINE	201
Nouvelle : Une femme de bien (suite) .....	MAURICE	204
<b>Vie Sociale et Economique.</b>		
— Dessin de Barat Levraux.		
A propos d'un livre de Maynard Keynes :		

Revisera-t-on le traité de Versailles ? .....	Marcel FOURRIER	206
<b>Vie politique</b> (dessin de Barat Levraux).		
L'indépendance de la Chine est-elle possible ? .....	Bertrand RUSSEL	210
Les Intérêts et la Sottise .....		212
Le point de vue de la réaction .....	Abel DOYSIE	215
La conscription des indigènes (lettre en réponse à l'article de David Priure) .....	Victor SPIELMANN	216

## LA VIE DE " CLARTÉ "

### NOTRE SOCIÉTÉ

**Voulez-vous des livres sains ?  
Les éléments d'une culture nouvelle ?  
Aidez « Clarté » à fonder sa Société d'Éditions.  
Permettez-lui de lutter à armes égales avec les grandes firmes bourgeoises.  
Souscrivez des parts d'intérêts à la Société « Editions Clarté » en formation.  
Ce sont vos idées mêmes que vous défendrez.  
C'est l'avenir que vous rêvez dont vous permettrez la réalisation.  
Remplissez aujourd'hui même le bulletin de versement.**

Vers les 15.000

#### Nos abonnements

Nous enregistrons dans le courant du mois de janvier une légère baisse sur les abonnements nouveaux. Il faut que tous nos amis entreprennent dès maintenant une active campagne de propagande pour nous recruter de nouveaux abonnés. Nous pouvons disposer actuellement d'un certain nombre de retours de nos premiers numéros et nous en servir comme numéros de propagande. Il faut que nos amis remplissent les listes d'adresses qu'ils trouveront dans ce numéro-ci, qu'ils nous indiquent les sympathisants. Nous expédierons gratuitement à chacun de ceux qui nous seront signalés un exemplaire de « Clarté ». Mais il importe de se mettre dès maintenant à la besogne. Que tous nos amis se hâtent.

65 abonnements nouveaux pour janvier, c'est peu, comme on le voit, se décomposant ainsi :

Seine, 25; Isère, 5; Rhône, 3; Nord, 2; Puy-de-Dôme, 2; Bas-Rhin, 2; Alpes-Maritimes, 2; autres départements, 8.

Aux colonies : Algérie, 1; Tunisie, 1.

A l'étranger : Egypte, 15; Belgique, 4; Suisse, 3; Serbie, 1; Espagne, 1.

En revanche, nous enregistrons ce mois-ci 176 réabonnements, soit 51 de plus que le mois dernier.

Voici, d'ailleurs, le nombre exact de nos abonnements depuis le premier numéro, comparativement aux autres années :

	JOURNAL		REVUE
	Année 1919-20	Année 1920-21	Année 1921-22
	Abonnements	Abonnements et réabonnements	Abonnements et réabonnements
Octobre .....	200	279	
Novembre .....	300	231	366
Décembre .....	469	293	516
Janvier .....	745	207	244
Février .....	544	277	241
	2.258	1.287	1.367

En cinq mois, 1.367 abonnés, c'est bien, mais nous devons arriver à mieux dans les mois suivants. Il faut qu'à la fin de sa première année d'existence, Clarté atteigne 4.000 abonnés. Cela dépendra de l'effort de tous nos amis.

### Nos Conférences

La prochaine conférence de « Clarté » aura lieu le vendredi 17 mars à 20 h. 30, salle du Globe, 8, boulevard de Strasbourg.

Abordant le cycle économique, notre camarade  
**Marcel FOURRIER**

exposera :

Les projets de reconstruction économique de l'Europe.  
Entrée : 1 fr. 50 ; adhérents : 1 fr.

Le camarade Fernand Launay, à Langres, voudra bien nous envoyer la bande de « Clarté » comportant son ancienne adresse.

Un camarade nous renouvelle son abonnement en nous donnant sa nouvelle adresse. Le chèque postal nous parvenant coupé, il nous est impossible de déchiffrer la nouvelle adresse et le nom — le chèque comporte exactement : Léon Desdo... Briçon, quartier de la R.

Une Revue recommandée par ses lecteurs

LE 1<sup>ER</sup> ET 16 DU MOIS

# LE CRAPOUILLOT

Revue parisienne illustrée : Arts, Lettres, Spectacles

Est un organe jeune, vivant, combatif : Ancien journal de tranchée, célèbre par ses « déboussés de crânes » LE CRAPOUILLOT a su, en deux ans, conquérir Paris avec une formule de revue absolument originale :

LE CRAPOUILLOT publie tous les quinze jours une copieuse livraison illustrée comprenant : une nouvelle ou un chapitre de roman, des poèmes, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, le Théâtre et l'analyse de toutes les expositions, de tous les livres, de toutes les pièces qui font sensation à Paris.

Toute personne cultivée qui veut suivre le mouvement artistique et littéraire, « se tenir à la page », DOIT s'abonner à cette revue et posséder dans sa bibliothèque sa collection d'une haute tenue littéraire et d'une grande valeur artistique.

LE CRAPOUILLOT a plu de suite à tous les esprits libres, parce qu'il est un organe propre, indépendant et d'idées très avancées. Contre tous les arrivismes et les bluffs, contre les « combinazione » des mercantis des lettres et des manitous de la grande presse, contre les bavardages séniles des pompiers et des vieilles barbes — et en particulier des académiciens embusqués, profiteurs cyniques de la grande boucherie — les polémiques acerbes du CRAPOUILLOT sont devenues célèbres dans le monde entier.

LE CRAPOUILLOT est la moins chère des grandes revues d'Art : Son récent numéro sur le « Salon des Indépendants » qui comprenait trente-deux pages sur papier glacé avec cinquante reproductions de tableaux et de dessins, était vendu : 1 fr. 50. C'est un tour de force dans l'édition — qu'explique seule l'énorme diffusion de cette publication d'avant-garde.

## LE CRAPOUILLOT

qui publia

# Loin de la Rifflette

Le roman satirique de Jean GALTIER BOISSIÈRE

réuni dans sa collaboration

## L'ÉLITE D'UNE GÉNÉRATION :

Roland DORGELES (*Les Croix de bois*, prix « Vie Heureuse ») ; Paul REBOUX (*Les Drapeaux*) ; Georges DUHAMEL (*Vie des Martyrs*) ; Jean BERNIER (*La Percée*, prix « Clarté ») ; H. BERAUD (*Le Vitriol de lune*) ; Alexandre ARNOUX (*Indice 33*, prix de La Renaissance) ; Francis CARCO (*Mon Homme*) ; Mac ORLAN (*La Cavalière Elsa*) ; J.-L. VAUDOYER (*Le Dernier Rendez-Vous*) ; Emile HENRIOT, A. WARNOD, Dominique BRAGA, Gaston PICARD, Marcel BERGER, A. OBEY, A. SALMON, Henri FALK, Cl. ROGER-MARX, L.-L. MARTIN, René BIZET, A. VARAGNAC, Marius MERMILLON, P. FUCHS, et les meilleurs dessinateurs de l'époque.

## ABONNEZ-VOUS SANS TARDER

LE CRAPOUILLOT : 3, Place de la Sorbonne, Paris (V<sup>e</sup>)

Abonnement d'un an (24 n<sup>os</sup> à 1 fr. 50, 2 fr. et spéciaux à 3 fr.) : France : 30 fr. ; Etranger : 40 fr.

(Indiquer si l'abonnement doit partir du 1<sup>er</sup> janvier, du 1<sup>er</sup> ou du 15 mars).

ABONNEMENT D'UN AN (partant du 1<sup>er</sup> janvier 1922)

AVEC ENVOI DE LA COLLECTION DES 64 LIVRAISONS PARUES (64+24= 88 n<sup>os</sup>) : France : 100 fr. ; Etr. : 110 fr.

Tout lecteur de "Clarté"  
doit avoir lu

**LE FILM 1914**

par  
Lucien LAFORGE

L'album de propagande le plus formidable  
qui ait été publié

Pour les lecteurs de CLARTE seulement

**Franco : 2 fr. 50**

Découper ce présent bon et l'adresser  
à la Librairie de CLARTE

LE LIVRE QU'IL FAUT LIRE

A. TABARANT

**L'Évangile nouveau**

Un roman passionnant — une œuvre ex-  
traordinairement vivante et humaine —  
qui nous fait assister à la naissance du  
marxisme révolutionnaire. Critique, polém-  
iste, pamphlétaire, Tabarant apparaît  
comme un des grands romanciers révolu-  
tionnaires de ce temps.

Un volume in-16 264 pages.  
En vente à Clarté: 6 fr. 75; franco: 7 fr.

J. CAILLAUX

Où va  
la France?  
Où va  
l'Europe?

NET

6 Fr 75

ÉDITIONS DE LA SIRÈNE . PARIS  
29, BOULEVARD MALESHERBES

VIENT DE PARAÎTRE :

Marcel Martinet

**LA NUIT**

6 Dessins de Gaston Pastré

Le poète des *Temps Maudits* — les poè-  
mes les plus désespérés que la guerre  
ait fait jaillir du cœur d'un homme —  
publie aujourd'hui le drame de la révolte  
des soldats. Cette œuvre que la poésie  
anime d'un bout à l'autre, sans que la vie  
jamais s'en sépare, emprunte aux évé-  
nements un caractère de poignante ac-  
tualité.

Editions Clarté : Un fort volume, prix :  
5 fr. 50.

**" TRAVAIL "**

Société Coopérative des Ouvriers Tailleurs  
Fondée en 1904

Lecteurs de « CLARTE » allez à « TRAVAIL »  
Coopérative des Ouvriers tailleurs, fondée en 1904

Vous y serez habillés avec goût par des techniciens éprouvés sortant des  
grandes maisons et vos costumes vous coûteront 40 0/0 moins cher que chez les  
meilleurs tailleurs.

N'ayez pas d'hésitation, allez de notre part

à " TRAVAIL "

23, rue Vivienne, 23 — Téléph. : CENTRAL 02-85  
24, av. du Maine, 24 — Téléph. : FLEURUS 21-13

**COMPLETS SUR MESURE à partir de 270 francs**

Notre Société

**BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

La part d'intérêt est de 50 francs, dont la moitié (25 fr.) au moins  
doit être versée obligatoirement au moment de la souscription.

Je, soussigné :

Nom et Prénom .....

Profession .....

Adresse .....

déclare souscrire ..... part .... d'intérêt de 50 fr. de  
la Société anonyme des « Editions CLARTE ».

(1) Je verse à l'appui de ma souscription le montant de ..... parts  
d'intérêt, soit la somme totale de .....  
ou (1) Je verse à l'appui de ma souscription la somme de ..... soit  
pour ..... part d'intérêt et m'engage à effectuer les autres versements  
à raison de 5 fr. tous les six mois, conformément aux Statuts auxquels  
je déclare adhérer.

(2) .....

Fait à ....., le ..... 192

SIGNATURE :

(1) Biffer la formule inutile.

(2) Mentionner à la main : Bon pour souscription.

Renvoyer le présent Bulletin, accompagné du versement (mandat, chèque, espèces),  
à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, 16. — PARIS (6<sup>e</sup>).

Chèque postal : Paris 330-80.

**FAITES VERSER  
pour les affamés de Russie**

Pour 2 fr. 50 faites envoyer à 10 de  
vos amis la conférence Nansen

Il suffit d'envoyer à CLARTE ce bul-  
letin rempli accompagné de 2 fr. 50.

Envoyer la Conférence Nansen  
aux noms et adresses suivants :

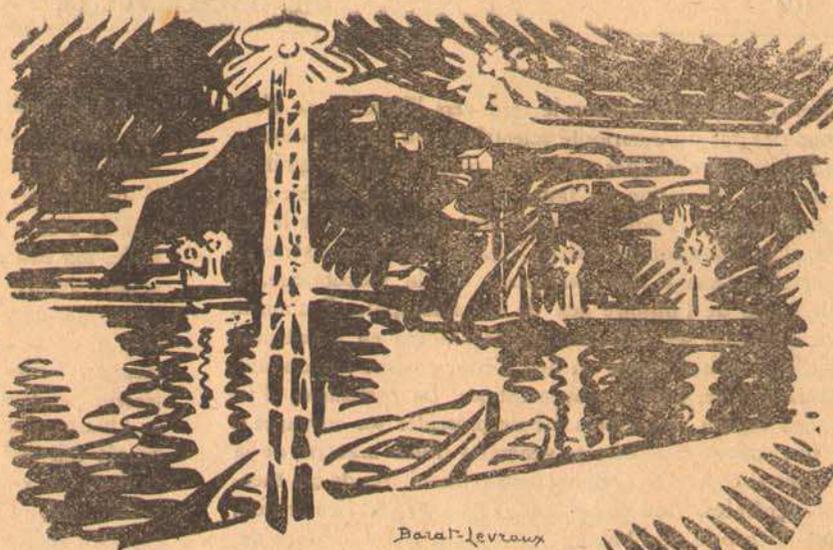
- 1° .....
- 2° .....
- 3° .....
- 4° .....
- 5° .....
- 6° .....
- 7° .....
- 8° .....
- 9° .....
- 10° .....

Ci-joint 2 fr. 50 en espèces, mandat  
chèque-postal

# La Vie Intellectuelle

## LA Pensée politique de Taine

Par Albert MATHIEZ



Baral-Leveau

Peu d'esprits ont exercé sur l'intelligence française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une influence plus importante que Taine.

Fait assez bizarre et qui n'est pourtant pas pour nous étonner, ce n'est pas tant pour les théories artistiques de Taine, pour l'intelligence vivante et vraiment moderne qu'il affirma notamment dans son *Intelligence* et dans sa *Littérature anglaise*, mais bien pour les conclusions politiques des *Origines de la France Contemporaine* que s'engouèrent les intellectuels bourgeois de la III<sup>e</sup> République.

Maints esprits et malgré des critiques, dont la meilleure fut faite par M. Aulard, n'apprécient encore dans cette œuvre fameuse que la position réactionnaire prise par son auteur et que la condamnation dont il frappe la Révolution de 89.

Il nous a donc paru particulièrement intéressant de dégager ce que la pensée politique de Taine (qui a fait de lui, bon gré mal gré, le penseur officiel de notre bourgeoisie) avait de sommaire et de peu fondé.

Nous sommes heureux de commencer dans ce numéro la publication d'une série d'études que notre collaborateur Albert Mathiez, le savant historien de la Révolution, a bien voulu consacrer à ce sujet.

Il est difficile de dire aujourd'hui si M. Taine doit sa réputation plus à ses ouvrages de philosophie et de critique littéraire, à ses *Philosophes français au XIX<sup>e</sup> siècle*, à son *Intelligence*, à sa *Littérature anglaise* qu'à son œuvre historique, à ses *Origines de la France contemporaine*. On peut cependant affirmer, et par son propre témoignage, que si Taine devint un jour historien, il n'avait certainement pas la vocation. Au moment même où il était dans le feu de son travail historique, il écrivait, le 29 mai 1873, après la lecture d'un compte rendu de son livre *l'Intelligence* : « Je m'aperçois que l'histoire, si intéressante qu'elle soit, me laisse froid quand je rentre dans la psychologie. » (2)

Ne nous aurait-il pas fait cette confidence avec sa sincérité coutumière que nous aurions pu nous en passer. Taine n'a abordé l'histoire que sur la fin de sa carrière et

(1) Une bibliographie suffisamment complète des œuvres de Taine et des critiques dont elles ont été l'objet, termine le livre de M. V. Giraud, *Essai sur Taine*, 1901. Depuis a été versée au débat une source très précieuse de renseignements les volumes de la *Vie et Correspondance* (publiés chez Hachette).

(2) *Vie et Correspondance*, t. III, p. 227.

il l'a fait moins par goût naturel que par devoir patriotique. Ceci n'est pas un paradoxe. On a prétendu, je le sais, que Taine pensait depuis longtemps à écrire les origines de la France moderne quand il s'est décidé, après 1870, à mettre son projet à exécution. On a dit que, pendant une maladie, en 1854, il s'était mis à lire l'histoire parlementaire de la Révolution par Bachez et Roux et que, vers 1864, après avoir terminé sa *Littérature anglaise*, il avait jeté sur le papier le plan d'un futur ouvrage sur la Religion et la Société en France au XIX<sup>e</sup> siècle (3). On veut ainsi prouver que l'actualité tragique pendant laquelle il s'est mis à l'œuvre n'a pas pesé sur son dessein (4). La piété qui défend une chère mémoire est éminemment respectable, mais la vérité ne l'est pas moins. Or, le fait reste. Quelques aient pu être ses velléités historiques antérieures, Taine n'est entré aux Archives Nationales qu'au lendemain de la guerre franco-allemande et de la Commune, en octobre 1871. A quoi bon d'ailleurs épiloguer sur ses intentions quand il a pris soin de nous les faire connaître, sans équivoque aucune, dans la préface de son *Ancien Régime* paru en 1875 et plus nettement encore dans la préface de sa *Conquête jacobine*, parue en 1881 ? Il s'est fait historien, nous dit-il, pour découvrir, dans l'étude de notre passé immédiat, le meilleur régime politique qui nous convienne. Il demande à l'histoire un programme de gouvernement. C'est sa manière à lui de contribuer au relèvement de la France, de collaborer indirectement avec l'Assemblée nationale dans la tâche, qu'il juge très difficile, d'élaborer une Constitution qui soit bonne. Vers le même temps et dans la même pensée, il donnait son concours à M. Boutmy pour fonder l'école des sciences politiques. (5)

(3) V. Giraud, op. cit., p. 64 et 56.

(4) Voir la défense de Taine contre les critiques de M. Aulard par M. Félicien Pascal (*Revue bleue*, des 11 et 18 juin 1904). M. F. Pascal y fait usage de lettres, alors inédites, communiquées par la famille.

(5) Voir dans V. Giraud, op. cit., p. 261, l'article qu'il écrivit dans les *Débats* du 10 nov. 1872 pour annoncer la fondation de l'école et définir son but qui était de former une élite d'hommes instruits capables de bien juger, dignes de guider les autres et en qui les autres aient confiance.

Si Taine se tourne sur le tard vers l'histoire, ce n'est donc pas par pure curiosité scientifique ou par vocation irrésistible, ce n'est pas non plus pour la gloire qu'il en espère, sa réputation est faite, c'est avec une arrière-pensée utilitaire et civique très nettement affirmée. Dès le début, il présente son livre des *Origines* comme une sorte de manuel à l'usage des gouvernants de la République. Il fait moins de l'histoire que de la philosophie. Seulement la matière de ses réflexions philosophiques est maintenant politique ou historique, au lieu d'être, comme auparavant, psychologique, littéraire ou artistique. Sa prétention, d'un orgueil ingénu, a toujours été de présenter ses ouvrages à la fois comme des théories générales d'une branche de la Science et comme des applications particulières de ces théories générales. Son *Essai sur Tite-Live*, à l'en croire, c'est la théorie de l'histoire scientifique, son *La Fontaine*, c'est l'esthétique de la littérature (6), ses études artistiques, c'est la *Philosophie de l'art*. Il était naturel que ses *Origines de la France contemporaine* aboutissent à une théorie du gouvernement.

Si Taine demande ainsi à l'histoire, des conseils pratiques, c'est qu'il considère l'histoire comme une science, capable, comme les autres sciences, d'élaborer des lois certaines. Avec A. Comte il estime que les phénomènes moraux sont soumis au déterminisme comme tous les phénomènes de la nature et sa grande originalité sera précisément d'avoir essayé de transporter dans les sciences morales les procédés et les méthodes des sciences naturelles.

Je discuterai tout à l'heure ce que vaut cette conception et dans quelle mesure Taine est resté, dans l'application, fidèle à ses principes, mais, dès maintenant, une question se pose, urgente. Taine était-il préparé à la tâche qu'il entreprenait ? Un savant qui cherche les lois des choses ne doit les considérer que du point de vue intellectuel. Il doit tout comprendre, ne s'indigner ni ne s'étonner de rien. Il n'a pas à juger, encore moins à condamner. Il constate, il déduit, il enchaîne. Comprendre, tout est là. Or, pour bien comprendre, il faut être capable de sympathie et d'une sympathie presque universelle. C'est ce qui a rendu Michelet si grand. Comprendre, c'est pour l'historien entrer sans répugnance, sinon sans effort, dans la pensée des hommes les plus différents de lui-même. C'est se faire tour à tour monarchiste et républicain, incrédule et croyant, plébéien et aristocrate. (7)

(6) Il se plaint dans une lettre à de Suckau (8 mai 1854) que son *La Fontaine* n'ait pas été compris : « Croirais-tu que de tous ceux qui m'en ont parlé, toi et Prévost excepté, deux personnes seulement ont compris que j'avais cherché les lois générales du beau et quelles étaient ces lois. » *Vie et Correspondance*, T. II, p. 41.

(7) Nul n'a mieux défini que Taine lui-même les devoirs de l'histoire.

Nul ne les a plus délibérément négligés dans la pratique. « Considérez l'historien qui traite l'histoire comme elle le mérite, c'est-à-dire en science. Il ne songe ni à louer, ni à blâmer, il ne veut ni exhorter ses auditeurs à la vertu, ni les instruire dans la politique. Ce n'est pas son affaire d'exciter la haine ou l'amour, d'améliorer les cœurs ou les esprits ; que les faits soient beaux ou laids, peu lui importe, il n'a pas charge d'âmes... » *Essai sur Tité-Live*, éd. 1874, p. 30.

Taine, malheureusement, était mal préparé à comprendre l'histoire en général et l'histoire de la Révolution française moins que toute autre parce qu'il ne comprenait pas le peuple, parce qu'il n'a jamais compris le peuple.

Fils d'un avoué de Vouziers, il appartient, par sa famille, son éducation et son hérédité, à cette moyenne bourgeoisie de province, pas assez riche pour se payer le luxe de sentiments généreux, assez aisée cependant pour se sentir bien au-dessus du populaire dont elle est issue et qu'elle méprise. Taine a sans doute exercé un métier, il a été professeur pendant un an. Il a donné ensuite des répétitions au Quartier latin, quand le gouvernement de Napoléon III lui eût fait des loisirs. Mais il n'eut jamais besoin de travailler pour vivre. S'il donna des répétitions, c'est qu'il le voulut bien ou c'est que peut-être il tenait à l'argent. En tous cas, ses opinions sur le peuple et sur la propriété n'ont jamais varié. Il les exprime à vingt ans avec la même force et presque dans les mêmes termes qu'à quarante. En février 1849, alors que le souffle ardent de démocratie qui emportait les jeunes générations n'était pas encore complètement éteint, alors que Renan jetait sur le papier les pages brûlantes de son *Avenir de la Science*, Taine traitait déjà de « grossiers tribuns » les républicains que fréquentait son ami Prévost-Paradol. Dès cette époque, le mot de socialiste lui semble la pire injure. Il ne votera pas, explique-t-il, pour deux raisons : « la première est que le droit de propriété est absolu, je veux dire que l'homme peut s'approprier les choses sans réserve, en faire ce qu'il veut, les détruire, une fois qu'il les possède, les léguer, etc., que la propriété est un droit antérieur à l'Etat, comme la liberté individuelle... La deuxième est que tous les droits politiques des citoyens se réduisent à un seul, qui est celui de consentir à la forme du gouvernement existante, soit explicitement, soit tacitement, que par conséquent toutes les formes de gouvernement sont indifférentes en soi et n'empruntent leur légitimité qu'à l'acceptation de la nation... » (8). L'Empire sera pour lui un gouvernement légitime parce qu'un plébiscite l'a consacré et, sans doute aussi, parce que l'Empire respecte et défend la propriété, ce droit absolu. Entre les républicains et les bonapartistes, Taine affecte, devant ses amis, de garder la neutralité. Du haut de sa tour d'ivoire, il résume la situation au moment du coup d'Etat avec une crudité réaliste qui éclaire à fond ses sentiments intimes : « C'est une guerre entre ceux qui veulent laisser les autres mourir de faim et garder tout pour eux et ceux qui tâchent de voler ceux qui ont quelque chose. » (9). Même au lendemain du 2 décembre, il reste éloigné de la démocratie. De Nevers, où il était professeur, il écrit à son ami de Suckau, après l'échauffourée républicaine de Clamecy : « Les gens haut placés volent la liberté publique, fusillent 3 à 4.000 hommes et se parjurent, le peuple, qui leur est contraire, vole la propriété privée et égorge. Tendre la main à l'un des deux ! j'aimerais mieux qu'on me la coupât... Lequel vaut mieux d'un Président à la Russe ou de la jacquerie des sociétés secrètes ? La vic-

(8) *Vie et Correspondance*, t. 1<sup>er</sup>, p. 85.

(9) *Vie et Correspondance*, t. 1<sup>er</sup>, p. 87.

toire du peuple serait peut-être un pillage et certainement une guerre civile. Dès 1849, dès 1850, les démocrates, les socialistes ne sont (10) pour Taine que des voleurs, qui organisent la guerre civile afin de faire main basse sur l'argent des riches. Il ne dira rien de plus pendant l'Année Terrible et la Commune. Le 6 mars 1871, il écrit à Boutmy : « Ceux qui se disent républicains, hommes de progrès, sont pour la plupart des fous furieux. » (11). De nouveau, il a peur des rouges, des gens du ruisseau (12). Les chefs de la Commune sont tous « des fanatiques étroits, des casse-cou, des ratés, un ou deux filous, des criards de clubs. » (13). Il se vante, comme d'une action d'éclat, du propos qu'il tint, le 6 avril, pendant le second siège, à un artilleur versaillais auquel il dit que les Communards étaient « les Prussiens de l'intérieur ». (14). Et c'est alors qu'il donne du socialisme cette définition qui aurait pu tout aussi bien venir sous sa plume au lendemain des journées de juin 48 : « Il n'est qu'un système et une ligue à l'usage des appétits, de l'envie et de toutes les passions destructives. » (15). Je dis qu'aborder l'histoire de la Révolution dans cet esprit féroce propriétaire, c'est s'exposer fatalement à n'y rien comprendre et par conséquent à la défigurer.

Les amis de Taine l'ont défendu très vivement contre le reproche de s'être laissé influencer dans son étude par le spectacle de la Commune. Ils protestent que s'il avait composé son livre dix ans plus tôt, ses jugements auraient été identiques (16). Les amis de Taine ont raison. Si la Commune a certainement déterminé sa vocation historique, si elle a ravivé sa haine et sa peur de la démocratie, elle n'a pas modifié sensiblement ses convictions sociales qui étaient arrêtées dès sa prime jeunesse et j'ajoute qu'elle n'a pas non plus modifié ses convictions politiques (17).

Taine s'est cependant défendu énergiquement d'avoir des convictions politiques. Ce qu'il écrivait de sa neutralité en 1849 à Prévost-Paradol, il le répète à l'envi en 1871.

Il n'appartient à aucun parti et c'est précisément parce qu'il veut sortir de cette neutralité qu'il se fait historien. Entendons-nous. Avant 1870, il ne s'était jamais, en effet, enrégimenté dans un parti. Sous l'Empire, il s'était rallié plus aux hommes qu'au régime. Sainte-Beuve l'avait introduit en 1860 dans le salon de la princesse Mathilde.

(10) *Vie et Correspondance*, t. III, p. 167-168. — (11) *Ibid.*, t. III, p. 55. — (12) *Ibid.*, t. III, p. 69 (21 mars 1871). — (13) *Ibid.*, t. III, p. 78. — (14) *Ibid.*, t. III, p. 94 (à sa femme).

(15) *Vie et Correspondance*, t. III, p. 138-139.

(16) Cf. les articles cités de M. Félicien Pascal dans la *Revue bleue*, des 11 et 18 juin 1904.

(17) Je n'aperçois pas dans les opinions politiques de Taine la coupure qu'y relève M. Aulard. Parce que Taine refusa le serment au Coup d'Etat, je ne l'en crois pas pour cela un démocrate. C'était sa manière à lui de garder la neutralité entre les voleurs de la liberté et les voleurs de la propriété. Des lettres de l'époque prouvent qu'il n'a pas compris pourquoi le gouvernement le suspectait, il croyait avoir pris toutes les précautions pour paraître neutre, et sa disgrâce surprit sa prudence. La vérité me paraît être dans l'opinion de M. Gabriel Monod. (*Revue bleue*, du 9 juillet 1904, p. 38).

La princesse l'avait fait nommer d'abord examinateur à Saint-Cyr (1863), puis professeur à l'École des Beaux-Arts (1864) en remplacement de Viollet-le-Duc. Il avait accepté et même sollicité de l'Empire ces places et ces faveurs, sans doute comme une compensation à sa disgrâce de 1851, mais il ne s'était pas cru obligé de témoigner sa reconnaissance autrement qu'en continuant à garder une neutralité politique, à la fois habile et sincère. Les républicains, qui ne connaissaient pas, comme nous, sa correspondance intime, étaient volontiers tentés de le prendre pour un des leurs, parce qu'il avait montré dans ses livres philosophiques une grande hardiesse de pensée spéculative, parce qu'il avait cruellement raillé l'école cousinienne, parce qu'il avait scandalisé les honnêtes gens en définissant la vertu et le vice des produits comme le vitriol et le sucre, surtout parce que les évêques, Dupanloup en tête, dénonçaient sa philosophie comme infectée d'athéisme et de matérialisme. Les républicains ne pouvaient croire qu'un homme aussi « avancé » dans le domaine de la philosophie pure, put être en politique un réactionnaire dans toute la force du terme (19). Les républicains se faisaient illusion. Taine alors n'était pas plus avec eux qu'avec leurs adversaires. M. G. Monod ne s'est pas laissé entraîner par son amitié quand il a écrit qu'« il était en dehors et au-dessus des partis » (20). Oui, il était, sous l'Empire, en-dehors et au-dessus des partis, mais cela ne veut pas dire qu'il n'avait pas déjà des opinions politiques, certaines règles générales, au moins provisoires, dont il se servait pour juger les gouvernements.

Le point est assez important pour qu'on y insiste. Taine affirme, et je le crois sincère, qu'il s'est fait historien pour dégager scientifiquement de l'étude du passé les lois du bon gouvernement, du gouvernement conforme à nos traditions et à nos besoins. Si l'expérience historique a réellement modifié son idéal politique, la preuve sera faite, non pas, je le répète, de sa sincérité qui n'est pas en cause, mais de son aptitude à sortir de lui-même, à modeler ses jugements sur les faits et non pas les faits sur ses jugements a priori, la preuve sera faite que Taine a abordé l'histoire dans les dispositions d'esprit qui sont requises. La correspondance, la précieuse correspondance nous permet de répondre par la négative. Dès octobre 1862, Taine avait, quoi qu'il en dise, un idéal politique (21). Le régime qui a ses préférences c'est celui qui réduit au strict minimum les attributions du pouvoir central, celui qui respecte le mieux les libertés locales et municipales, celui qui réserve la part la plus grande de l'autorité publique aux classes dites dirigeantes, comme en Hollande, comme en Angleterre. Chose à noter soigneusement, parce qu'elle nous montre bien que, dès cette époque, l'incrédulité philosophique de Taine restait purement spéculative et s'accompagnait dans la pratique de la conviction de l'utilité

(19) L'illusion persiste. Certains députés qui s'intitulent radicaux-socialistes continuent à tirer à eux le grand homme et lui élèvent même des statues ; il est vrai que c'est dans leur circonscription électorale.

(20) Gabriel Monod, *Renan, Taine, Michelet*, Paris, 1894, p. 127.

(21) *Vie et Correspondance*, t. II, p. 263.

sociale des religions, dans cette même page, Taine ajoute que l'église qui a ses préférences parce qu'elle s'harmonise le mieux avec son régime politique idéal, c'est le protestantisme. Ne paraissions donc pas surpris si ce libre penseur se fait enterrer par un pasteur protestant. Mais refusons de le croire quand il nous dit qu'il n'avait pas de principes politiques avant 1871. Il en avait et de très arrêtés. Il était angloman, comme son ami et son protecteur académique, M. Guizot, le chef des « conservateurs-bornés ». La monarchie de Louis-Philippe, qu'il avait connue dans sa jeunesse, a toujours été, au fond, le gouvernement de ses rêves. Il ne l'avoue pas nettement, il n'avoue que son anglomanie, mais cela suffit. Contre Thackeray, il prend la défense de la société anglaise et il écrit, en 1863 : « Devant ce tableau frappant de vérité et de génie, on a besoin de se rappeler que cette inégalité blessante (que dénonce Thackeray) est la cause d'une liberté salutaire, que l'iniquité sociale produit la prospérité politique, qu'une classe de grands héréditaires est une classe d'hommes d'Etat héréditaires, qu'en un siècle et demi, l'Angleterre a eu cent cinquante ans de bon gouvernement, qu'en un siècle et demi, la France a eu cent vingt ans de mauvais gouvernement, que tout se paye, et qu'on peut payer cher des chefs capables, une politique suivie, des élections libres et la surveillance du gouvernement par la nation. » (22).

Neuf ans avant la Commune, Taine avait donc une conception politique parfaitement coordonnée et explicite. Il n'appartenait pas encore à un parti. Mais, dès les premiers mois de 1871, avant même qu'il ait commencé à se mettre à l'étude de la Révolution, il quittait définitivement sa tour d'ivoire et se jetait dans la mêlée politique. A la veille des élections à l'Assemblée nationale, il rédigeait et faisait circuler une protestation contre le fameux décret par lequel Gambetta avait rendu inéligibles les fonctionnaires de l'Empire. Quelques jours après, il publiait une brochure contre le suffrage universel auquel il opposait le suffrage restreint à deux degrés, « afin, disait-il à Boutmy, de donner des sous-officiers à cette tourbe. » (23). Cette tourbe, c'est le peuple, vous l'avez deviné. En novembre 1871, dans la même lettre où il informait son traducteur anglais, J. Durand, de son dessein d'étudier l'histoire de France depuis 1789 pour se faire une opinion politique, sans prendre garde qu'il se contredisait, il établait brutalement le fond de sa pensée : « L'essentiel, écrivait-il, est que les classes éclairées et riches conduisent les ignorants et ceux qui vivent au jour le jour ». (24). Et, un mois plus tard, le 19 décembre 1871, alors qu'il fréquentait les archives depuis quelques semaines à peine, il formulait en ces termes la conclusion de son futur livre : « Quand on regarde le passé de près et de sang-froid, on trouve qu'en général les Français, depuis 89, ont agi et pensé en partie comme des fous, en partie comme des enfants. » (25). Il ne connaît pas encore la Révolution, il

s'apprête, dit-il, à l'étudier scientifiquement et déjà il la juge et il la condamne.

Il n'est besoin que d'ouvrir, à n'importe quelle page, les *Origines de la France contemporaine* pour s'apercevoir immédiatement que l'expérience historique n'a pas déplacé une seule des idées politiques de l'auteur. Mais ce que Taine, auparavant, considérait, à part soi, comme des opinions subjectives et provisoires, il les présente maintenant au public, avec l'autorité de sa réputation et l'attrait de son talent, comme des conclusions de la science.

Son jugement sur la Constituante est caractéristique. Il commence par poser en principe que les institutions, même en apparence les plus abusives, ne doivent être modifiées qu'avec les plus extrêmes précautions. Faire une Constitution lui paraît « une entreprise prodigieuse et probablement au-dessus de l'esprit humain. » A le prendre au mot, tous les abus doivent être respectés et d'autant mieux qu'ils sont plus invétérés. Seuls auraient le droit de proposer des réformes, les historiens ayant consacré des années et des années à l'étude de leur pays. Les Constituants, qui ont détruit l'ancien régime, ne pouvaient être que de petits esprits, des exaltés, qui ont trinqué avec la populace et, par degrés, « sont descendus jusqu'aux boissons frelatées et brûlantes, jusqu'à l'ivresse malsaine et grotesque ». (27). Il ne pouvait en être autrement. Taine n'a qu'un dédain méprisant pour ces avocats inconnus, ces hommes de loi subalternes, dont toute la capacité aurait été de faire « de bons commis, des notables de commune, d'honorables pères de famille et tout au plus des académiciens de province. » (28). Seuls ont le droit de diriger les affaires publiques, ceux qui possèdent des centaines de mille livres de rentes, les anciens ministres, les maréchaux, les intendants et les évêques. Et Taine se fait résolument l'avocat du roi et des privilégiés contre la racaille du Tiers-Etat. La déclaration royale du 23 juin contenait toutes les réformes que pouvait supporter la France : l'égalité devant l'impôt et la création d'une assemblée de contrôle composée des représentants qualifiés des classes dirigeantes. « C'était assez, prononce impérieusement M. Taine, car par là, tous les besoins réels étaient satisfaits. » (29). Taine aurait voulu le maintien des ordres dans les Etats généraux. Tout est perdu du jour où les Etats se sont transformés en Assemblée nationale. Et Taine, poursuivant son réquisitoire, reproche à la constituante de n'avoir pas institué une seconde Chambre et d'avoir supprimé les parlements dont il ne craint pas de faire l'éloge. L'abolition des droits féodaux ne trouve même pas grâce devant ce terrible propriétaire. Il qualifie l'opération, de confiscation égoïste et il plaint la malheureuse noblesse et il s'apitoie sur les émigrés ! Puis, voici qu'il fait l'apologie des congrégations, au nom d'une saine économie politique, car les congrégations « exécutent volontairement et gratuitement les moins attrayantes ou les plus rebutantes des besognes sociales, et sont, dans la société humaine, ce que les neutres sont parmi les fourmis. » (30).

(22) Ce passage a été relevé avec raison par M. V. Giraud, *op. cit.*, p. 6, en note. Cf aussi p. 66, note 2.

(23) *Vie et Correspondance*, t. III, p. 55.

(24) *Ibid.*, t. III, p. 173.

(25) *La Révolution*, t. 1<sup>er</sup>, p. 144 (16<sup>e</sup> éd., 1888).

(27) *La Révolution*, t. 1<sup>er</sup>, p. 153. — (28) *Ibid.*, t. 1<sup>er</sup>, p. 156.

(29) *La Révolution*, t. 1<sup>er</sup>, p. 181.

(30) *Ibid.*, t. 1<sup>er</sup>, p. 215.

Il proteste naturellement contre la confiscation des biens d'Église et contre la Constitution civile du clergé. Il s'indigne que la Constitution de 1791 donne le droit de suffrage à des citoyens actifs qui ne paient qu'un minime impôt direct et qui travaillent de leurs mains ! On voit assez au nom de quel idéal politique Taine a prononcé ces condamnations. « En somme, écrit-il, dans sa correspondance, le gouvernement le plus passable est celui qui est aux mains des plus capables et des plus honnêtes, c'est-à-dire de la haute classe, bourgeoisie et noblesse. » (31). Il refuse à l'État toutes autres attributions que celles de la défense du territoire et de la défense de la propriété : « Prenons garde aux accroissements de l'État et ne souffrons pas qu'il soit autre chose qu'un chien de garde. » (32). Et encore : « D'une façon générale, il est mauvais que l'État entreprenne autre chose que la sûreté des personnes et des propriétés. » (33).

Voilà donc l'idéal politique, réchauffé de Burke (34), de Monnier, de Malouet, des anglo-manes et des monarchiens que Taine nous présente comme tiré de la connaissance scientifique de notre histoire. Il faut entendre M. Seignobos apprécier cette philosophie de l'État : « Toutes ces règles empiriques fondées sur la courte expérience des Anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, Taine les traite comme des lois universelles des sociétés humaines... Il a admis une férocité irréductible dans le peuple, une supériorité universelle dans l'aristocratie, une incapacité d'agir inhérente à tout gouvernement, une organisation immuable de la propriété et de l'impôt. Il n'a pas songé à vérifier si l'évolution des sociétés contemporaines confirmait ou démentait ses prétendues lois. Et il lui est arrivé cette singulière aventure d'écrire six volumes pour démontrer qu'une catastrophe anormale avait produit dans son pays un régime politique exceptionnel, dans le temps où presque tous les autres pays civilisés adoptaient le même régime. » (35). Je n'ajouterai rien à ce jugement qui me paraît définitif, mais je constaterai qu'au moment même où Taine abordait l'étude de la Révolution avec la préoccupation politique qu'il avoue, il se rangeait ouvertement parmi les conservateurs. Sa correspondance nous le montre reprochant vivement à Thiers de faire des concessions au « monstre démagogique », se réjouissant de sa chute au 24 mai, applaudissant au ministère De Broglie-Fourton. En même temps, il préparait sa candidature à l'Académie Française (36).

(31) *Vie et Correspondance*, t. III, p. 232-233 (28 juin 1873). — (32) *La Révolution*, t. III, p. 136 (éd. de 1885).

— (33) *Vie et Correspondance*, t. III, p. 354. — (34) Taine a fait à plusieurs reprises un éloge enthousiaste de Burke.

(35) *Histoire de la langue et de la littérature française*, dirigée par M. Petit de Julleville, t. VIII, p. 272-273.

(36) M. Aulard remarque avec raison qu'avec ses airs d'écolier naïf, Taine sut très bien s'attacher aux influences utiles, Guizot, Renan, Sainte-Beuve, qu'il fut « toujours amoureux de la gloire littéraire et de l'Institut ».

Revenons à la question que nous posions au début : Taine était-il préparé à faire un historien ? C'est un philosophe qui, sur le tard, s'occupe d'histoire, non par goût, mais par devoir patriotique et civique et dont le patriotisme se confond avec la défense de l'ordre et de la propriété. (37). C'est un philosophe qui ignore le peuple et qui le redoute, un philosophe qui érige en système ses profondes aversions politiques et sociales, un philosophe impatient de certitude » (38), incapable de raisonner autrement que dans l'abstrait, un parfait modèle de cet esprit classique qu'il a tant raillé chez les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et chez les révolutionnaires (39), un philosophe très orgueilleux de son savoir théorique (40), trop orgueilleux pour pouvoir sortir de lui-même et essayer de comprendre les idées qui ne sont pas les siennes (41), bref un esprit systématique, un homme à casiers, à étiquettes, comme l'avait défini Berthelot (42) avant Anatole France (43). Mais ce philosophe est doué d'une très vive imagination visuelle, il a une puissance verbale toute romantique, il possède à fond tous les secrets, toutes les ficelles de la rhétorique. L'artiste, chez lui, bien supérieur au penseur et encore plus à l'historien, fera illusion. On le prendra pour un savant puisqu'il affirme qu'il en est un et qu'il a fait la théorie de sa science.

(37) Taine acheta une maison à Menthon-Saint-Bernard, en Savoie, « afin, disait-il, d'être plus près de la frontière ». Pendant la guerre, quand il quitta devant les Prussiens sa maison de campagne des environs de Paris, il la recommanda à la bienveillance de nos vainqueurs en clouant sa carte de visite sur la porte avec ces mots : « H. Taine, membre de l'Académie de Berlin. » Un grand savant, mort aujourd'hui, aimait à rappeler ce dernier trait.

(38) Le mot est de M. Lacombe, dans *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures*, Paris, 1906, p. 355.

(39) Il en a lui-même conscience : « Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières avec progression à la façon des naturalistes selon les règles des idéologues, bref oratoirement. » *Vie et Correspondance*, t. II, p. 259 (18 février 1862).

(40) A 21 ans il écrit à Prévost-Paradol qu'il a « d'inébranlables convictions ». Oui, j'en ai et les miennes s'affermissent chaque jour. Je crois que la science absolue, entraînée, géométrique est possible, j'y travaille, j'ai déjà fait deux ou trois grands pas. » *Vie et Correspondance*, t. I, p. 47 (22 février 1849).

(41) « Il avait une telle manière de voir les choses qu'il ne pouvait s'imaginer qu'on les vît autrement. C'est le secret de sa force et aussi de sa faiblesse. S'il était dans la nature de Renan d'avoir toujours une porte ouverte au doute, il était dans la nature de Taine de l'avoir toujours fermée, de façon à ne pouvoir sortir du cercle de ses théories », jugement inédit de Vacherot sur Taine, dans V. Giraud, *op. cit.*, p. 291.

(42) Berthelot m'a appelé homme à casier, à étiquettes », *Vie et Correspondance*, t. II, p. 244 (août 1863).

(43) Dans un article du *Temps* au lendemain de la mort de Taine.



# Une Ame russe et deux Poèmes

Par Pierre PASCAL

Les deux poèmes que l'on va lire, consacrés à la révolution de février, ont pour moi une histoire vivante. Ils viennent d'un recueil dont j'ai copié en russe plusieurs pages dans le cahier du jeune Egorov, et comme il y en avait d'autres écrites de sa main en orthographe populaire, je m'appliquais à unifier les « ié » et à abolir les « signe dur » à la fin des mots.

C'était sur une des voies de la gare d'Ekaterinenbourg, en juin 1918, dans un wagon qui me servait de prison. Envoyé en mission chez les Tchèques, j'étais heureux d'avoir échappé à leur rébellion stupide et féroce, à la contre-révolution dont j'avais vu de près les félonies et les horreurs. Mais, officier français, suspect, en remettant le pied sur le sol soviétiste, j'avais été retenu, et Egorov était mon gardien.

Ensemble nous allions deux fois par jour au cinéma, nous canotons sur le lac, nous devisions dans la forêt.

Je ne sais plus s'il avait dépassé vingt ans, mais son pauvre visage était flétri par les duretés de la vie. Ne se sachant pas de père, de son village de Toula il était tombé dans la grande baraque des enfants trouvés de Moscou. Puis il avait connu la boue de la « Place aux Truands » (Khitrov rynok), mais il n'y était pas tombé. Il en avait même retiré un sien oncle. Il avait subi les humiliations des mal-habillés, sous l'ancien régime, bien des nuits de violon pour avoir frôlé sans respect une belle dame dans la rue, pour avoir refusé de céder sa place à un bourgeois dans le tramway. Soldat avant l'âge, au bataillon de chemin de fer, il avait, lui sixième, petit et malingre, porté sur son épaule des rails écrasants. Une chose qu'il ne pouvait pas souffrir à l'armée, c'était la prière obligatoire, au commandement, par compagnie, et le mépris des officiers. Il fut criblé de blessures au front. Quand vint la révolution d'octobre, il fut chargé par sa compagnie de dégrader les officiers ; un lieutenant, me disait-il, ce n'était encore rien, mais arracher poliment les épaulettes à un capitaine, quelle jouissance ! Il n'était pas bolchevik, n'ayant jamais eu le loisir d'approfondir les doctrines politiques, trop amoureux de justice, de vérité et de liberté, trop assoiffé d'espace intellectuel et moral pour choisir un système à l'exclusion des autres, trop étranger à la violence pour admettre l'acharnement d'une lutte même contre les bourgeois ou bien l'autorité d'un gouvernement : « Sous Kerenski on « invitait », maintenant on recommence à « ordonner », disait-il avec tristesse, mais sans révolte. » Mais il voulait cette égalité qui permet aux hommes, quels qu'ils soient, de se parler à cœur ouvert, de s'aider, d'être des frères entre eux. Nous causions ; il me tutoyait, lorsqu'il s'oubliait, comme ses camarades ; il me confiait ses affections : « Chtcherbakov, je l'aime ! ». Il voulait partager sa ration, le pain qu'il achetait, avec moi, cent fois plus riche que lui. Un jour nous regardions un film, la révolution délivrant de leurs chaînes les détenus politiques : il se serrait contre moi en pleurant d'émotion.

Quand je fus relâché, j'obtins qu'Egorov me fût donné comme guide jusqu'à Moscou, où il voulait voir sa mère.

A Vologda, arrivés en pleine nuit, nous couchâmes ensemble dans le train de l'Ambassadeur. Le lendemain, M. Noulens me dit : « Je suis content de vous voir, mais je suis très mécontent que vous ayez couché dans mon train avec un commissaire bolchevik ». Lui ayant représenté que mon compagnon n'était ni commissaire, ni bolchevik, mais un simple soldat inoffensif, je reçus cette réponse pleine de courroux : « Je ne veux pas qu'un Russe couche dans mon train. » On sait que pour M. Noulens, tout Russe, depuis Savinkov jusqu'à Egorov, était moins qu'un chien.

Avec Egorov, nous lisions aussi des vers. Dans un cahier soigneusement entretenu, il conservait les plus belles poésies qu'il avait rencontrées. Il y avait là, je me souviens, le « Démon » de Lermontov. Je ne sais plus quelles pièces j'y copiai, celles qu'on trouvera plus bas ou d'autres, mais elles étaient tirées de ce même recueil, « Le Rouge Carillon », que les socialistes-révolutionnaires de gauche venaient de publier.

Les quinze jours de « captivité » que j'ai passés à Ekaterinenbourg en compagnie du jeune Egorov seront inoubliables. Je ressens désespérément mon impuissance à transmettre à d'autres les sentiments qu'il m'inspire. Puis-je cependant ces quelques lignes abruptes faire aimer ce fils authentique du peuple de Russie, et par lui ce Chtcherbakov qu'il aimait, et les millions qui leur ressemblent !

A Egorov, Egor Egorovitch, soldat volontaire de la garde des chemins de fer, je dédie ma traduction.

L'auteur du « Camarade » et de « L'appel qui chante » est le poète Serge Esenine, paysan de la province de Riazan, un tout jeune homme aux cheveux fauves comme l'or, qui lit avec un sentiment profond, et qui aime la terre russe.

La révolution bolcheviste a fait surgir deux écoles de poètes : les uns qui exaltent la puissance du fer et de l'acier, la majesté des machines et l'effort collectif des hommes-titans dans les noires usines, les autres qui chantent les plaines et les bois de Russie, les chaumes et les humbles églises, les astres et les oiseaux, la campagne affranchie, lumineuse et joyeuse. Esenine est de ceux-là : même quand il se fourvoie à la ville, ses images, — et pour lui elles sont l'essentiel, puisqu'il est « imaginaire » — sont champêtres. Il est le poète des seigles et des bêtes qui travaillent autour du laboureur. Il admire « les puisards des izbas de Riazan », il bénit « chaque étoile du ciel et chaque herbe des champs », il aime à cheminer « par les vallées azurées parmi les veaux et les vaches ». Sa couleur favorite est le bleu, l'azur, la couleur du firmament, des bluets et « de mille yeux d'enfants » :

*Derrière l'écheveau des jeunes futaies,  
Dans l'immuable azur,  
Petit agneau frisé, la lune  
Se promène dans l'herbe bleue.*

Les images d'Esenine vous surprennent ; prises dans le détail, elle ne se prêtent pas à l'analyse. Elles ne se rat-

tachent pas à la pensée abstraite, mais à la grande tradition collective des légendes et des mythes paysans. Pour les sentir, l'homme des villes doit se replacer lui-même dans le cadre de la nature, ce grand corps vivant où tout, hommes, bêtes, Dieu, astres, blés, ruisseaux, collines, ne fait qu'un dans une incompréhensible communion. La lune est un petit agneau. La Russie est une génisse, le poète ne saurait mieux lui prouver son affection qu'en l'identifiant à l'animal qui lui est toujours proche :

« Rien n'est meilleur, rien n'est plus beau  
Que tes yeux de génisse ! »

et Dieu aussi reçoit l'épithète de génisse... Toute la religion du poète-paysan est inséparable de la nature : on verra tout à l'heure comment l'Enfant-Jésus regarde les pigeons sous le toit... Il n'y a là nulle philosophie, nul panthéisme, mais le sentiment sincère, irraisonné, de l'union radicale de tous les êtres de la terre et du ciel.

Esenine a maudit la guerre. Esenine a salué la révolu-

tion. Dans la révolution il a vu l'éveil printanier, la débâcle irrésistible des glaces, l'élan torrentueux des grandes eaux. Dans la révolution il a vu le poème de libération et de joie, et ses lèvres se souviennent alors des antiennes de la Résurrection pascale ! voire les accents de l'« Appel qui chante ». Au jour du combat, l'enfant Jésus avec son « camarade », le petit enfant de l'ouvrier tué, va s'étendre avec lui dans la tombe sur le Champ de Mars. L'amour marche aux côtés de l'exploit du révolutionnaire.

Tel était le bon Esenine, dans sa bonne nature, quand il n'était pas encore tombé dans les outrances de ses amis imagistes. Par ces très imparfaites traductions, je voudrais avoir donné une idée de son talent de poète-paysan, d'interprète-paysan de la révolution. Et surtout par ces deux exemples, Egorov, Esenine, je voudrais avoir attiré l'attention sur certains aspects de la révolution russe, sur certains caractères du « matériel humain » avec lequel elle opère.

## L'APPEL QUI CHANTE

Joie !

La terre s'est présentée  
A un nouveau baptême !

Eteintes  
Les tourmentes bleuâtres  
Et le serpent a perdu  
Son dard.

O Patrie,  
Mes champs de Russie,  
Et vous, ses enfants,  
Qui avez arrêté  
Sur la palissade  
La lune et le soleil, —  
Louez Dieu !

Dans les crèches moujiques  
Est née une flamme  
Pour la paix de tout l'univers !  
Un nouveau Nazareth  
Est devant vous,  
Déjà les pasteurs honorent  
Son aurore.  
La lumière est derrière les monts...

Abîme-toi, plaine britannique,  
Répands-toi par les mers !  
Notre miracle septentrional  
Ne sera pas compris de tes fils !

Tu ne connaîtras pas le Thabor,  
Tu n'entendras pas l'appel mystérieux !  
Le voile des brumes  
Est sur tes lèvres.

Toujours plus opiniâtre, toujours plus vainement  
Ta gueule happe les ténèbres.  
Non, tu ne laisseras pas dans la crèche  
Ton Christ dire la vérité !  
Mais sachez-le  
Vous qui dormez profondément :  
Elle s'est enflammée,  
L'étoile de l'Orient !

Aucun Hérode ne l'éteindra  
Avec le sang des innocents...

« Danse, Salomé, danse !  
Tes pieds sont légers et ailés.  
Baise des lèvres sans âme, —  
Mais proche est l'heure de la vengeance !  
Déjà Johannès est debout,  
Épuisé de blessures,  
Il a levé de terre  
Sa tête décollée,  
Et de nouveau retentissent  
Ses lèvres  
De nouveau elles foudroient  
Sodome :  
— Pénitence !

Hommes, hommes, mes frères,  
Où êtes-vous ? Répondez !  
Je n'ai plus besoin de toi, guerrier  
Sans peur, assoiffé de sang.

Je ne veux plus de ta victoire,  
Je ne veux pas de tributs !  
Tous nous sommes les pommiers et les cerisiers  
D'un azuré jardin.

Tous nous sommes les grappes de raisin  
D'un été doré.  
Jusqu'à notre fin nous aurons assez  
De chaleur et de lumière !

Quelqu'un de sage, d'ineffable,  
Faisant tous semblables à lui,  
Réchauffe d'un chant tous les vivants,  
Et les morts d'un songe, dans la tombe.

Quelqu'un nous enseigne et nous appelle  
A comprendre et à mesurer.  
Nous ne sommes pas venus dans le monde pour tuer,  
Mais pour aimer et pour croire !

## LE CAMARADE

Il était fils d'un simple ouvrier,  
Et son histoire est très courte.  
Tout ce qu'il avait; des cheveux comme la nuit,  
Et des yeux bleus, doux.

Son père, du matin au soir,  
Courbait l'échine, pour nourrir le mioche;  
Mais lui n'avait rien à faire,  
Il avait pour camarades : son Christ et son chat.

Le chat était vieux et sourd,  
N'entendant plus ni souris, ni mouches.  
Le Christ était sur les bras de sa mère  
Regardant de l'icône les pigeons sous le toit.

Martin vivait, personne ne le connaissait.  
Tristement les jours cognaient, comme la pluie sur le fer,  
Et seulement parfois, à leur maigre dîner,  
Son père lui enseignait la « Marseillaise ».

« Tu grandiras, lui disait-il, alors tu comprendras...  
Et tu découvriras pourquoi nous sommes si pauvres ! »  
Et sourdement son couteau ébréché tremblait  
Sur le croûton rassis de la pitance quotidienne.

Mais tout à coup, sous la volige  
de la fenêtre,  
Deux coups de vent frappèrent  
de l'aile :

C'est, avec la flamme  
des eaux printanières,  
Le peuple de Russie  
qui s'est déchaîné...

Les vagues rugissent,  
L'orage chante !  
Au fond du brouillard bleu  
Brûlent des yeux.

Élan sur élan,  
Cadavre sur cadavre;  
L'épouvante brise  
Sa dent solide.

Envols sur envols,  
Cris et cris !  
Dans la gueule sans fond  
La source s'engouffre.

Voici que pour quelqu'un a sonné  
L'heure dernière, l'heure triste...  
Mais, croyez-le, il n'a pas tremblé  
Devant la force des yeux ennemis.

Son âme, comme naguère,  
Est ferme et sans peur,  
Et sa main exsangue  
Est tendue vers l'espoir.

Il n'a pas vécu inutile,  
Il n'a pas en vain écrasé les fleurs ;  
Mais ce n'est pas à vous que ressemblent  
Les rêves éteints...

Subitement, mystérieusement, de la porte natale  
Arriva à Martin le dernier cri de son père.

Les yeux éteints, un bleu fugitif sur les lèvres,  
Il tomba à genoux, embrassant le froid cadavre.

Mais le voici qui relève les sourcils, s'essuie les yeux de la  
[main  
Et rentre en courant dans la chaumière. Debout devant  
[l'image.

« Jésus, Jésus, tu entends ? tu vois ? Je suis seul !  
C'est Martin, ton camarade, qui crie et qui t'appelle...

Mon père est couché mort, mais il n'est pas tombé comme  
[un lâche !  
Je l'entends qui nous appelle, ô mon fidèle Jésus !

Il nous appelle au secours, là où se bat la gent russe,  
Il nous dit de défendre la liberté, l'égalité, le travail ! »

Et accueillant aimablement  
le son des discours innocents,  
Jésus descendit sur terre  
du haut des bras immuables.

Ils vont la main dans la main,  
la nuit est noire, noire!...  
et le blanc silence  
se gonfle de maux.

Leurs rêves fleurissent en espérances  
d'un destin éternel, libre.  
Le vent léger de février  
leur choye à tous deux les paupières.

Mais tout à coup... des feux ont lui...  
la charge de cuivre a aboyé !...  
et, fauché par une balle,  
l'enfant Jésus est tombé.

Ecoutez :  
Il ne ressuscitera plus !  
Son Corps a été livré à la terre :  
Il est couché  
Sur le champ  
de Mars...

Et là-bas où est restée sa Mère,  
Où jamais il ne sera  
plus,  
Sur la fenêtre est assis  
le vieux chat  
attrapant de sa patte la lune...

Martin rampe sur le plancher.  
« Faucons, mes faucons,  
vous êtes pris,  
vous êtes pris ! »

Sa voix devient toujours plus sourde, plus sourde,  
Quelqu'un le presse, quelqu'un l'étoffe,  
le brûle de feu.

Mais calmement résonne  
derrière la fenêtre,  
tantôt s'éteignant, tantôt éclatant  
de nouveau,  
le verbe  
d'airain :

« Ré-pu-ublique ! »

Serge ESENINE.

## LECTURES ET DÉBATS

## Les abîmes de la Pensée Russe

Par PARIJANINE

L'Europe malade se soulève douloureusement sur sa couche. Elle ouvre les yeux. Irrésistiblement, son regard se tourne vers l'Orient, où elle voit un grand feu. Elle voit un géant debout sur le bûcher, qui s'agite, fait des signes, tisonne et lance, tantôt vers le ciel, tantôt sur le monde, des blocs enflammés.

Est-ce un maître menaçant, un Attila ? Est-ce un rédempteur, un bon mire ? Est-ce l'annonciateur du dernier jour ? L'Europe ne sait pas ; elle est malade ; elle n'a plus la force de prévoir son destin. Elle retombe sur sa couche et ferme les yeux.

Nous ne saurons ce qui nous attend, ce qui nous est préparé, nous ne concevrons le sens intime de la Révolution Russe, nous ne profiterons consciemment de cet exemple que si nous nous décidons enfin à étudier l'esprit, la philosophie de ce grand peuple. Je ne souhaite pas que cette étude devienne l'objet de travaux universitaires : les professeurs se complaisent, pour maintes raisons, dans les ténèbres.

Il faut que des hommes libres et sincèrement curieux entreprennent cette tâche, surmontent les premières difficultés techniques, et parcourent allègrement le champ immense, le steppe de la pensée moscovite.

Songez un peu : depuis la publication par de Vogüé de son « Roman Russe », excellent ouvrage de vulgarisation, dénué naturellement de toute profondeur, expression naïve de la stupeur d'un diplomate français, aucun effort d'ensemble n'a été fait pour renouveler les arguments critiques sur ce sujet. Des professeurs ont rédigé des histoires de la littérature russe : ce sont des compilations, des thèses. Lemaître, intelligence si délicate, mais si bornée, si exclusivement française, bafouille quand il traite des « Littératures du Nord ». Quant à la philosophie... ? !

\*  
\*\*

Je ne ferai pas ce qui est à faire en deux pages, ni en dix. Je sollicite les intelligences, les bonnes volontés.

\*  
\*\*

La *Nouvelle Revue Française* vient de publier un article de M. Schestov sur Dostoïevsky. Au fond, ce que nous montre ce morceau, c'est moins Dostoïevsky que son analyste. Il y a, dans l'auteur des *Frères Karamazov*,

une volonté essentielle de foi religieuse qui neutralise le nihilisme inhérent à l'inventeur de Raskolnikov. Tandis qu'en M. Schestov, c'est le nihilisme, la joie de douter, de démontrer l'inconsistance de la raison, qui contrecarre les tendances secrètement religieuses du philosophe. (« Religieuses » doit s'entendre à la russe ; ça, mes amis, c'est une bien longue histoire, et bien émouvante...)

Ce numéro de la *Nouvelle Revue* présente ceci d'intéressant que trois esprits remarquables s'engagent dans le même labyrinthe : M. Schestov s'établit immédiatement dans le sous-sol qui n'est pas loin d'un sanctuaire où retentissent des cris de douleur et des voix d'extase ; M. Gide, qui serait capable et digne d'aller plus avant, se contente de tâter les murs et d'en éprouver la solidité ; M. Jacques Rivière, subtil, mais prudent, pressent un abîme dans la nuit et réclame des allumettes.

Pour M. Schestov, la question Dostoïevsky est une question de doute métaphysique, bien plus : de doute mystique ; pour nos Français, c'est une question d'art psychologique ; on est compatriote de Gogol, on est compatriote de Stendhal : il faudrait pourtant réduire, au moins un peu, cette différence.

« Les idées, dit M. Gide, n'existent jamais chez lui (Dostoïevsky) qu'en fonction de l'individu... » C'est là certainement une erreur, une profonde erreur de romancier français. Lisez le *Carnet d'un Ecrivain* très attentivement et vous concevrez que, tout au contraire, les individus, multiples et divers, surgissent, dans l'imagination de Dostoïevsky, en fonction d'une idée génératrice de vie ; et, quelle que soit la diversité des caractères, ou plutôt des âmes figurées par le romancier russe, elles ne sont que des aspects, des symboles particuliers du drame idéologique et religieux qui se poursuit dans l'âme de leur créateur.

« L'abîme, dit M. Rivière, n'est rien aussi longtemps qu'on n'y descend pas... » Et « ... enfin, un abîme, cela peut très bien se dessiner en trompe-l'œil. » « Après tout, l'explication d'une âme ne comporte pas « a priori » beaucoup plus d'arrangement et de truquage que l'insistance sur son mystère. Il ne s'agit que de ne pas se tromper, de ne pas aller contre la vie. »

Comme vous le constatez, M. Rivière pose carrément un problème de perspective géométrique, de perspective

psychologique. Il ne s'agit plus que de savoir si Dostoïevsky, assis, jambes pendantes, sur le bord de son abîme, n'aurait pas mieux fait de tracer une ligne d'horizon, de fixer un point de fuite et des points de distance, puis, pour nous donner l'illusion de la profondeur, d'abaisser des perpendiculaires terminées par P2 et D2; car tels sont les procédés de l'art français. On demande si Dostoïevsky n'aurait pas mieux fait d'instituer une logique de la passion, du vice, de la souffrance; nous avons, nous, l'Avare par essence, l'Assassin par principe, le Malheureux par vocation; or, chez Dostoïevsky, l'Avare fait des folies, l'Assassin pleure, le Malheureux connaît des heures, et des jours, et des années d'indicible félicité.

J'exagère un peu, pour les besoins de la démonstration, la pensée de M. Rivière; et je l'estime trop intelligent pour ne pas deviner qu'il a, lui-même, dépassé ses intentions quand il réclamait « à la fois », dans un personnage de roman, « de la profondeur et de la conséquence ».

Beaucoup plus hardi en sa curiosité et sa sympathie, M. Suarès semble avoir répondu, d'avance, aux critiques de MM. Gide et Rivière par sa magistrale étude sur celui qu'il nomme, avec une touchante piété, « notre Fédor Mikhaïlovitch ». (*Ecrits Nouveaux*, 1<sup>er</sup> janvier.)

« Dans les œuvres de ces grands artistes, dit M. Suarès, — et il s'agit ici de Wagner, Goethe et Shakespeare comme de Dostoïevsky, — le problème de l'homme est posé à l'occasion de ses idées et de ses passions. Comme Hamlet, comme Tristan, comme tous les héros du Nord, les jeunes gens de Dostoïevsky ont rencontré le Sphinx et ne vivent que pour lui répondre... » Ce passage et tout ce qui le suit de près doit être proposé à l'examen de M. Gide. Et voici pour M. Rivière des arguments que nous adoptons : « ... dans *l'Idiot*, les *Karamazov*, les *Possédés* ou *Crime et Châtiment*... tout est nécessaire et organique comme dans un acte de *Tristan* : le désordre de Dostoïevsky est un ordre symphonique. Tel est l'art de ce grand homme que, souvent, ce qu'on lit au milieu du volume explique soudain et justifie totalement, comme un coup de lumière, tout ce qu'on avait à peine entrevu dans la première partie de l'œuvre... Il faut beaucoup plus d'intelligence et d'une espèce bien plus rare, pour donner le sentiment de la vie que pour en faire l'analyse... L'analyse est toujours pauvre, sèche et fragmentaire, quoi qu'on fasse... »

Il est fort naturel que pour M. Schestov, qui partage aujourd'hui avec M. Nicolas Berdiaev l'attention soutenue de tout Russe épris de philosophie, et qui a parcouru

tout le cycle de la pensée moscovite, les questions soulevées par nos critiques français n'existent pas. Il ne s'agit plus de procédés, mais de vie profonde; ni d'apparences, mais d'entités. En un langage imagé selon le répertoire des mystiques anciens, et conforme aux habitudes des philosophes russes (héritiers de l'Eglise orthodoxe, donc de Byzance et, par là, des Grecs), M. Schestov cherche à surprendre le secret de Dostoïevsky. Il y a beaucoup à comprendre dans ce titre : « *Dostoïevsky et la lutte contre les évidences* ». Et M. Schestov précise quand il dit : « Chez Dostoïevsky... c'est la métaphysique qui juge les sciences positives... Tout serait possible et tout serait impossible... Si vous voulez comprendre Dostoïevsky, vous devez toujours vous souvenir de sa « thèse fondamentale » : deux fois deux font quatre est un principe de mort... C'est là la source de la haine de Dostoïevsky contre le bien-être, l'équilibre, la satisfaction, et c'est de là que découle son paradoxe fantastique : l'homme aime la souffrance... »

Au moment où il écrivait cela, M. Schestov surprenait non le Secret, mais l'un des innombrables secrets que recèle la tête dangereuse de Fédor Mikhaïlovitch. M. Schestov ne peut se piquer d'avoir réduit son auteur à la plus simple expression. Il n'y aurait là qu'un ascétisme et un mysticisme de la négation exaspérée. La vie, la création ne pourraient sortir de cela. Ce qui engendre le drame, dans l'âme de Dostoïevsky, c'est la volonté de croire, le désir de savoir la vérité, la charité, l'espérance : il y a conflit entre le *non* et le *oui*.

Vers 1880, l'on considérait « ces étranges romanciers russes » comme des « réalistes ». Notre timidité naturelle devant les idées étrangères nous forçait à considérer l'accessoire comme l'essentiel. Et nous disions : Gogol, Dostoïevsky sont des réalistes, comme nous disions : Zola et les Goncourt sont des naturalistes.

Or, ils sont en effet, ces grands Russes, des réalistes, c'est-à-dire d'implacables descripteurs de la nature humaine. Leurs idées, si complexes qu'elles apparaissent, ne sont point de vagues abstractions, ne meurent point, ne s'oublient point; elles déterminent nos moindres mouvements, elles vivent : le Verbe s'est fait Chair, le doute et la foi alimentent nos passions.

Si cependant, dans l'étude dont nous parlons, M. Schestov ne décrit que l'un des aspects de la pensée de Dostoïevsky, il nous livre, en revanche, une partie de son secret à lui. Car M. Schestov est, plus qu'un esprit, une conscience profondément originale. Sa vertu (ce doit en être une) est d'exprimer le doute avec une intrépidité qui dissimule la douleur (il doit souffrir, il est homme)

sous les apparences d'une haute joie philosophique. Et cette joie n'est pas celle de Renan qui se repose, qui se berce dans le hamac de l'instable. Dans telle de ses conclusions, M. Schestov, plus nihiliste, et, je crois, plus désespéré de l'être que ne l'était Dostoïevsky, et (qui sait ? qui sait ?) plus sûr que lui de trouver un jour le port de son repos, s'exprime avec une étrange violence, mais une sorte de barbare volupté :

« Et à mesure qu'il en prenait conscience, cet irrationnel, cet inconnaissable, ce chaos, qui fait horreur à la conscience ordinaire, s'épanouissait plus largement en lui. C'est pourquoi Dostoïevsky renonce à la certitude et pose comme but suprême l'ignorance; c'est pourquoi il « ose tirer la langue » aux évidences, c'est pourquoi il chante le caprice, inconditionné, toujours irrationnel, imprévu, et c'est pourquoi il se rit de toutes les vertus humaines ». (1).

Non, décidément non, monsieur Schestov, Dostoïevsky ne se rit point des vertus humaines. Mais vous ? — Vous non plus, nous le savons bien.

\*\*\*

La pensée de M. Schestov n'est pas un aboutissement. Elle pose des questions, Elle a donc toutes chances d'être féconde en résultats.

Elle indique cependant un moment dangereux. Il serait assez grossier et, d'ailleurs, inexact de dire que c'est une pensée d'émigré. Mais, sous réserve d'une interprétation

(1) La traduction de M. Boris de Schloezer est vraiment belle.

bienveillante, je maintiendrais volontiers, provisoirement, cette expression, qui ne correspond qu'à la réalité matérielle du fait.

Dans le haut domaine de la spéculation philosophique, M. Schestov ne traduit-il pas le scepticisme, ne résume-t-il pas à sa manière ces conflits de croyances, de passions, et ne figure-t-il pas ces dégoûts, ces faiblesses qui alanguissent ou torturent une classe d'intellectuels désorientés ? Je dis bien désorientés : car ils ont perdu leur mystique Orient, leur foi séculaire, leur vaillance, et ils se tiennent assis au chevet de l'Europe, elle-même malade, attendant un nouvel enseignement, une confiance, un geste encourageant, un signe... qui ne peuvent être donnés.

S'il en est ainsi, nous serons obligés de dire : laissons les malades soigner leurs malades; laissons les morts ensevelir les morts. Partons en quête de la pensée vivante, créatrice. Aux questions qu'on nous abandonne, cherchons des réponses généreuses. Suscitons des vérités selon la vie nouvelle.

De Tchaadaev aux philosophes russes d'aujourd'hui, l'idéologie moscovite a parcouru une route très longue; et l'on ne soupçonne guère, ici, les beautés singulières de cette évolution; il importe à quiconque voudra pénétrer le mystère de la pensée russe et apprécier équitablement ce peuple-géant, d'abandonner les positions familières et de suivre le cours de son histoire intime. Jusqu'à ce jour, malgré de louables efforts, trop peu nombreux, la philosophie russe, essentiellement « socratique » (morale et pratique), reste, en Europe, ignorée.

### FAITES CONNAITRE LA CONFÉRENCE NANSSEN

Il faut que partout en France, comme à l'étranger, on vienne au secours de la Russie. Mais trop de légendes absurdes — dont la grande presse est responsable — circulent encore au sujet des envois de vivres en Russie.

Il importe d'y donner le démenti le plus formel.

Personne ne mettra en doute la parole de Nanssen.

Il faut donc que tous puissent la connaître.

« Clarté » a donc pris à sa charge d'éditer cette conférence à un prix tellement minime qu'elle puisse être répandue à profusion par les organisateurs et les hommes qui veulent que la Russie soit sauvée.

Que chacun de nos amis en achète 10, 50, 100, qu'il en distribue autour de lui, qu'il en envoie à toutes ses connaissances.

C'est un tout petit sacrifice consenti par chacun et qui doit rapporter beaucoup aux affamés de Russie.

« Clarté » expédiera franco la conférence Nanssen aux prix suivants :

de 1 à 10 .....	0,25 par unité	(2 fr. 50 les 10)
de 10 à 50 .....	0,20 par unité	(10 fr. les 50)
de 50 à 100 .....	0,15 par unité	(15 fr. les 100)

# UNE FEMME DE BIEN

Par MAURICE (Suite)

Enfin, je t'ai rappelé cette histoire, puisque tu oublies tout, pour te montrer aussi que madame Ducastel était une femme admirable, douée d'un flair de levrette, à qui on n'en remontrait pas. De prime abord, elle devinait la nature des personnes. Il paraît que le curé d'Ars, qui n'était pas meilleur qu'elle, avait de ces intuitions là.

Avant l'affaire du Loupiot, madame Ducastel avait eu celle de son mari. Celle-ci, le Père Galas n'avait pas été de trop pour l'arranger, d'autant plus que le désagrément venait de haut et de loin.

Monsieur Ducastel, ayant perdu son fils, par chagrin peut-être et afin de se donner de l'occupation, avait voulu devenir député. Pour les députés, en général, on choisit de beaux hommes, et qui ont la langue bien pendue. Monsieur Ducastel n'était pas laid de sa personne, et même il représentait bien, avec sa barbe noire, sa redingote et le ruban rouge qu'il portait comme tous les gros bonnets du commerce et de l'industrie. Seulement, il était incapable de dire deux mots de suite sans s'embrouiller. Je l'entends encore : « Bonjour, madame la... la... couturière..., c'est-à-dire... la... la... modiste... Bonjour... C'est... pour... pour ma femme... dites ?... ce chapeau-là... ? Vous êtes sûre, au moins, que ce n'est pas pour moi ?... Alors... c'est vous qui l'avez fait ?... Vous saviez ça ?... Et c'est pour elle... ? C'est étonnant !... Mais c'est très bien, de votre part... Je ne m'attendais pas à ça... Alors, alors... c'est ma femme que vous cherchez ?... Bon, très bien... Si elle n'est pas dehors... pour toute la journée... vous allez la voir... quand elle viendra... Attendez seulement... il faut qu'on la prévienne... je sonne... vous voyez, je sonne... sur ce bouton, la !... On n'entend rien, ici... mais ça fait le même effet... Tenez, voilà la bonne... Dites donc, Hortense, c'est parce que j'ai sonné que vous êtes venue ?... Non ?... Ah ! tant pis... Il faudra pourtant que vous annonciez à madame... la cou... la cou... la modiste... Allez vite, Hortense... madame Ducastel sera bien contente... j'espère... »

Enfin, toute une histoire pour un buisson creux. Et il n'était pas bête, tu sais, mais très timide en son genre. Mon petit doigt me dit qu'il avait peur des femmes, sans doute à force de les aimer, car il courait beaucoup... Et, au lieu de converser raisonnablement, il bafouillait, il bégayait même... Oh ! c'était un type !

Le voilà donc qui se présente pour la députation. Son élection ne pouvait pas se faire toute seule. On lui demandait de se montrer et de dire ce qu'il avait dans la tête, au sujet du gouvernement. Tu vois d'ici l'embarras ! A ce moment-là, tous ceux qui voulaient devenir quelqu'un adoptaient pour idée le socialisme. Le socialisme est une façon d'envisager les choses pas plus dangereuse qu'une autre — quand on a de bonnes intentions. En général, il faut bien avouer que les ouvriers de notre temps ne sont pas des plus malheureux : ils mangent du poulet plus souvent que toi, dans tous les cas. Madame Ducastel, qui était fine comme l'ambre, l'avait remarqué : « A cette époque de matérialisme, — comme elle disait, — nous assistons à une ruée d'appétits grossiers sur tous les biens de ce monde ; on s'ima-

gine que ce sont les vrais biens. Alors, ma chère dame, ce sont toutes les convoitises déchainées, ce sont des fureurs inouïes de langage... Les déshérités, que je plains, certes, de tout mon cœur, et que l'on plaindrait bien davantage s'ils n'écoutaient pas leur meneurs, ces déshérités ne demandent qu'à nous égorger. Mais supposons que nous partagions avec eux ces misérables richesses dont nous portons si péniblement le fardeau et la responsabilité, vous les verrez demain s'entr'égorger eux-mêmes... Il faut les contenir, d'une main ferme, sans violence d'ailleurs, dans leur propre intérêt. Il faut éviter d'exciter les mauvaises passions par le spectacle d'un luxe inconvenant. D'autre part, vous savez bien, par vous-même, que nos ressources, nos dépenses entretiennent le commerce, les arts, l'intelligence, la vie du pays. Plus de riches, plus de plumes d'autruche à quatre-vingts francs la pièce, plus de manteaux à deux et trois mille francs, plus de robes de soirée au prix auquel on nous les fait. Ce tableau que vous voyez-là » — elle me montrait, dans son salon, une toile immense qui représentait des Boches en train de fusiller une pauvre fille qui ne tremblait pas, ma foi ! et le tout monté dans un cadre superbe, tout doré et gros comme deux fois ma cuisse, — « ce tableau-là » — disait-elle, — « n'existerait pas si mon père — Dieu ait son âme ! — n'avait pas eu les moyens d'encourager l'artiste-patriote qui l'a exécuté. » (Elle m'a nommé le peintre, mais, tu sais, je n'ai pas la mémoire de ces noms-là.) Et elle continuait : « Eh bien, non ! les ouvriers ne comprennent pas. Ils en veulent, croyez-moi bien, aux maîtres du pinceau comme aux ingénieurs. Ils se laissent guider par des énergumènes, par des écervelés, par des ratés ! Ils veulent jouir. Il faut à monsieur le maçon son petit verre le matin, et à midi son café et son pousse-café. Il se déclare incapable de fournir un travail de dix ou douze heures par jour que son père a fourni, sans répliquer, jusqu'à son dernier souffle. Tout cela est bien triste. On ne voit que haine autour de soi, on n'entend parler que de grèves et d'attentats à la liberté du travail. On ne pourra bientôt plus compter sur les gens de maison et je crois, ma parole ! qu'il faudra que j'aille moi-même, un panier au bras, faire mon marché ! »

Je te raconte ça à peu près dans les termes qu'employait madame Ducastel. Il est évident qu'elle parlait beaucoup mieux : car elle était instruite comme personne, elle lisait littéralement tout ce qui s'imprime, sauf les livres qui sont à l'Index. (Et encore, elle avait une permission spéciale du Père Galas pour certains de ces ouvrages-là !) J'admets cependant qu'elle ait cherché à m'en conter un peu : chacun dit ce que bon lui semble pour défendre sa poche, n'est-ce pas ? Mais elle avait trop de cœur pour vouloir le mal. Et, quand elle parlait, je tremblais comme elle devant les horreurs qu'on nous prépare.

Revenons à nos moutons : voilà monsieur Ducastel qui s'entiche de socialisme — pour arriver à ses fins, bien entendu. Il s'adresse à sa femme, car, malgré ses mauvaises fréquentations dans le monde de la noce, il sentait le prix d'un bon conseil. Elle lui répond avec beaucoup de raison : « Oui, j'accepte votre idée si c'est votre conviction — et si elle n'attaque en rien l'ordre et la société. La

doctrine que vous allez représenter » (ils se disaient : *vous*; c'est reçu, entre mari et femme, chez les gens chic ;) « a obtenu la bienveillance de Léon XIII. Le Saint-Père autorise même l'adhésion à la République. Vous êtes de vieille souche bourgeoise. Vous pouvez donc entrer dans les vues de ce régime, à condition de soutenir l'Eglise qui vous a nourri. Il ne vous reste plus qu'à élaborer un programme convenable. »

La profession de foi de monsieur Ducastel, je crois, entre nous, que c'est sa femme qui la rédigea, de concert avec le Père Galas qui avait l'œil à tout. Et tout aurait toujours admirablement marché si le mari avait écouté sa femme jusqu'au bout. Mais, dans la politique, on se laisse aller, sans même en convenir, aux pires folies.

Monsieur Ducastel se lance donc dans les réunions, dans les *méetings* comme ils disent. Il reçoit des inconnus, des gens de mauvaise mine, dans la matinée fort heureusement, quand c'est moins dangereux. Après déjeuner, il prend la poudre d'escampette comme un jeune homme, on voit que cette campagne électorale l'amuse follement. Il saute en fiacre ou en auto, il court à droite et à gauche, il se montre dans les cercles, dans les cafés, il passe à la banque plus souvent qu'à son tour. On l'aperçoit dans les pires compagnies ; il pérore (je me demande ce qu'il pouvait bien dire !) parmi des larbins et des palefreniers. On ne le voit plus à dîner et madame Ducastel, toujours si bonne, en prend son parti. Le soir, très tard, armé d'une canne solide (une canne à épée, paraît-il), il va voir les ouvriers, il se fait injurier, il se met en nage, il est obligé d'avoir recours à des agents pour sortir indemne de ses aventures, et, de là, il va retrouver son petit monde d'actrices qui, j'en conviens, devaient lui sembler bien plus aimables que les électeurs. Enfin, sous prétexte de propagande, il découche et ne rentre à son hôtel qu'à l'heure où cette pauvre madame Letrac balaye son vestibule. Bref, une vie de polichinelle ! Le voilà, le socialisme !

Il paraît pourtant que c'est comme ça qu'on cuisine une élection ; car, au bout d'un mois, ou de deux, de cette existence, un beau matin, sans tambour ni trompette, il entre à la Chambre ! Et il choisit sa place du côté gauche, naturellement !

Toutes les hontes, madame Ducastel les a bues avec cet homme. Elle a dû, d'abord, maintenir sa place dans le faubourg Saint-Germain qui est, tu ne l'ignores pas, très collet-monté, et qui ne transige pas avec les passions républicaines. Elle a donné, à ce moment-là, de grandes réceptions et des diners fins où elle était obligée de se montrer en décolleté, à son âge et avec le scapulaire de saint François sur la peau ! Moi, j'y trouvais mon compte : lui en ai-je monté, des aigrettes ! Et qui allaient très bien à ses cheveux grisonnants : douze brins d'oiseau de Paradis, avec des diamants gros comme une crotte de chèvre ! Les gens qu'elle recevait dans ces conditions-là étaient forcés d'observer une certaine retenue : on ne crache pas dans l'assiette où l'on vient de manger. Il est vrai qu'ils se dédommageaient ailleurs : les cancans allaient leur train, on en venait jusqu'à soupçonner les origines d'une fortune si bien assise ! Madame Ducastel, quand elle me parlait de ces histoires, levait les yeux au ciel : « Ah ! ma chère enfant, le monde !... le monde !... »

D'autre part, sa dignité ne lui permettait pas de désavouer son mari. Elle le soutenait très habilement, considérant cela comme son devoir d'épouse chrétienne. Elle démontrait, quand elle le pouvait, l'avantage qu'il y a

à amadouer les classes pauvres pour prévenir d'affreux excès. Elle admettait, d'ailleurs, sincèrement la nécessité de certaines réformes, comme les assurances contre les accidents et même, et même... la loi des huit heures, dans certaines industries. Elle voulait la protection de la mère et de l'enfant, ce qui est parfaitement dans l'esprit de l'Eglise, comme le catéchisme de persévérance. A condition de rétablir les aumôniers dans les casernes, elle ne voyait pas de mal à ce que les jeunes gens passent plusieurs années à préparer la défense de leur pays : « Vingt et un ans, — disait-elle, — c'est l'âge des folies et des crimes. Si mon mari avait fait son service, je n'aurais pas tant souffert. Il faut mater les jeunes natures et leur mettre du plomb dans la tête. La France en a besoin. » C'est clair qu'elle songeait aussi à son fils, que l'on avait exempté.

En un mot, elle adoptait tout le programme de son mari. C'était elle, le député !

Elle avait redoublé de dévotion. Par une coïncidence curieuse, au plus fort de ses embarras, le Père Galas se dérobait. Les Jésuites savent prendre le vent : il attendait son heure.

Mais, un beau matin, le scandale éclate, le pot aux roses est mis sur la fenêtre ! Les journaux en ont tant parlé qu'on ne sait pas au juste comment la chose est arrivée. Monsieur Ducastel n'était pas de ceux qui font du bruit, pourtant ! Il se tenait bien tranquille à son banc : jamais un discours, jamais une interpellation, jamais un mot plus haut que l'autre. (Il était trop bien élevé, on ne peut pas lui refuser ça !) Il votait comme tout le monde, comme la majorité, et il soutenait tous les ministres, jusqu'à ce que le ministère soit renversé. Alors ?

Alors voilà : quand on passe sur le pont de la Concorde, cette grande bâtisse du Palais-Bourbon vous a l'air bien calme, bien sage. Mais on n'a pas idée de ce qui se passe là-dedans. Il paraît qu'il y a des jalousies qui mitonnent dans les couloirs comme des damnés dans leur jus. Ceux qui ont, pour leur malheur, mis le pied dans cette taupinière disent qu'il faut s'attendre, à toute minute, à une torgniole, à un croc-en-jambe. Monsieur Ducastel, qui était très distrait, (il pensait à ses amours, le bonhomme !) n'avait pas vu venir le coup. Le ministre du Travail se laissait, un jour, attraper, pour la dixième fois peut-être, par ses adversaires, sans broncher. Les orateurs montaient à la tribune, les uns après les autres : il y en avait qui montaient de droite, d'autres qui montaient de gauche. Ils parlaient, parlaient, parlaient. Le ministre les regardait à travers son pince-nez, tranquille comme s'il était question de la reine de Prusse. Voyant ça, les députés du centre (qui forme toujours la majorité) bâillaient ou se grattaient le blanc des yeux. Monsieur Ducastel se croisait les bras puisqu'il n'y avait rien à faire. Mais voilà un grand diable qui grimpe quatre à quatre l'escalier des orateurs, qui brandit je ne sais quel petit papier, qui se met à crier, à tempêter : « Il y a ça et ça... J'apporte la preuve... Les représentants du peuple font des saletés... Le ministre les couvre... » Bref, tout un déballe ! Le centre se réveille : « D'où le savez-vous ?... Montrez-nous ça... Vendu vous-même !... » Les pupitres se mettent à claquer. Monsieur Ducastel tape tant qu'il peut sur le sien. Le président sonne. On ne s'entend plus.

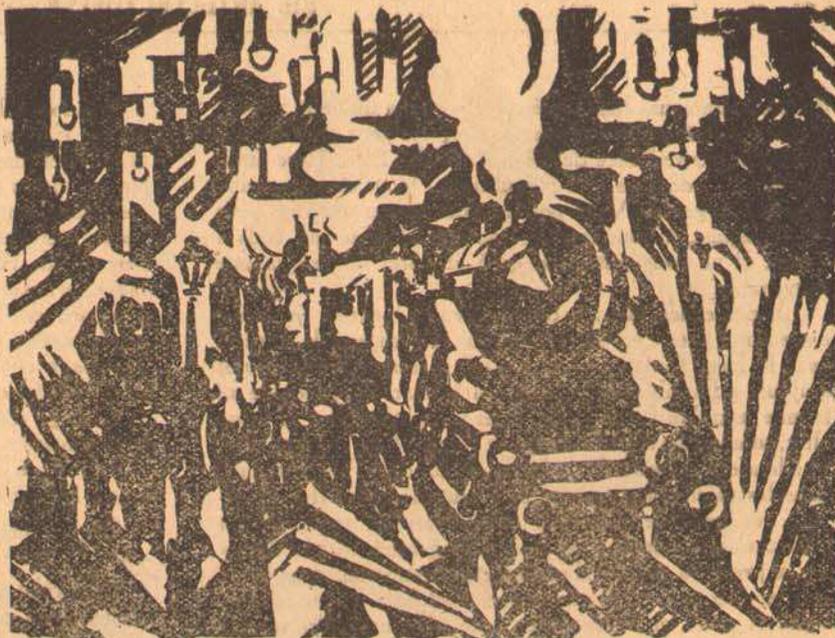
(A suivre.)

# La Vie sociale et économique

A PROPOS D'UN LIVRE  
DE MAYNARD KEYNES

## Révisera-t-on — le Traité — de Versailles ?

Par Marcel FOURRIER



Barot-Leveau

Avec le temps, le traité de Versailles apparaît dans toute son absurdité, et certains éléments les plus intelligents de la bourgeoisie, commencent à le considérer comme contraire à leurs intérêts de classe.

Le dogme simpliste « L'Allemagne paiera » qui assura le triomphe des Unionistes en Angleterre et du Bloc National en France a singulièrement évolué depuis 1919, puisqu'en Angleterre même, M. Lloyd George prépare les nouvelles élections générales en travaillant l'opinion publique dans un sens diamétralement opposé. En France également les partisans de l'application stricte du traité de Versailles perdent du terrain, et c'est pourtant le pays qui reste encore à cet égard le plus intransigeant.

Or, parmi les « révisionnistes », il faut citer en premier lieu l'économiste anglais John Maynard Keynes. L'éloge de l'auteur des *Conséquences économiques de la Paix* (1) n'est plus à faire. L'argumentation qu'il a dressée contre le traité de Versailles est d'une logique et d'une rigueur irréfutables.

Dans le livre qu'il vient de publier récemment : « *Nouvelles considérations sur les conséquences de la Paix* (2) » et dont Paul Frank nous donne une traduction remarquable, Keynes ne touche en rien aux questions fondamentales exposées au cours de son premier ouvrage. Mais fort de l'expérience de deux années consacrées à une application impossible du traité, il revient à la charge plus pressante que jamais pour en demander la révision.

Keynes démontre d'abord l'incapacité dans laquelle se trouvent les gouvernements alliés de faire payer l'Allemagne — de gré ou de force —. A différentes reprises il insiste sur le danger de persévérer dans une politique qui conduit droit à l'abîme. Enfin il expose son projet de révision.

C'est ce même plan que nous suivrons ici, avec lui.

(1) Editions de la Nouvelle Revue française. Traduction Paul Franck.

(2) Editions Stock. Traduction Paul Franck.

### Les difficultés d'application du traité.

Les difficultés d'application du traité de Versailles apparurent clairement dès sa ratification. Le résultat du plébiscite en Haute-Silésie, que la France n'accepta pas, montrant bien par là dans quel esprit agressif elle entendait se tenir — est probant à cet égard. Aussi, dès les premiers mois de 1920, fallut-il songer à rendre exécutoires séparément les clauses du traité, inexécutoires dans leur ensemble. C'est dans ce but que se réunirent les conférences entre hommes d'Etat qui se succèdent à partir d'avril 1920.

Avec une ironie des plus fines, Keynes nous montre dans quel état d'esprit ces conférences travaillèrent, et comment elles arrivèrent, par degrés successifs à un projet de révision générale du traité.

« Ces conférences — dit Keynes — fournissent un exemple extraordinaire des procédés de M. Lloyd George. A chacune d'entre elles, il soutenait les Français autant qu'il le pouvait, mais pas autant que son partenaire l'eût voulu. Il rentrait dans son pays, vantait le règlement obtenu (et destiné à être révisé un mois plus tard) comme l'expression d'un accord complet entre son collègue français et lui-même, disait que c'était là l'incarnation presque parfaite de la sagesse, affirmait que l'Allemagne ferait bien de considérer la décision des Alliés comme définitive et ajoutait que si elle s'y refusait il approuverait l'invasion de son territoire... »

C'est ainsi que dès la première de ces conférences (San-Remo, 19-26 avril 1920), Lloyd George réussissait à faire admettre le principe d'une discussion avec des délégués allemands sur le chapitre des réparations.

A la troisième (Bruxelles) fut adopté le principe du paiement par annuités, partie en numéraire, partie en marchandises.

La chute du ministère Leygues, vint contrecarrer les projets de M. Lloyd George, et une rupture faillit même s'en suivre entre l'Angleterre et la France. Mais M. Lloyd George ne tarda pas à comprendre que M. Briand avait des tendances voisines des siennes et que

« quoiqu'il put en dire en public, il pensait raisonnablement ».

Il se décida donc, en janvier 1921 à approuver les décisions prises à la conférence de Paris, au terme desquelles les paiements réclamés à l'Allemagne étaient fixés à 226 milliards de marks-or, payables par annuités variables. Deux mois après, à Londres, les experts allemands estimaient ces paiements impossibles. C'est alors qu'à la suite de l'ultimatum des Alliés à l'Allemagne, l'occupation de 3 villes allemandes fut décidée et les sanctions économiques appliquées.

La rupture des négociations, constate Keynes, fut accueillie à Paris avec un « soupir de soulagement » (*Times*, 8 mars 1921) et le maréchal Foch donna des ordres télégraphiquement pour que ses troupes se missent en marche le lendemain à 7 heures du matin.

L'ultimatum du 7 mars substitua au traité l'application de la force mise au service de réclamations variables.

Toutes les fois que l'Allemagne manquait à l'une quelconque des parties du traité, les Alliés se croyaient en effet, autorisés à apporter les changements qui leur conviennent à toute autre partie du texte...

Les deux mois qui suivirent n'amènèrent aucun changement à la situation.

Entre temps, le 17 avril, la Commission des Réparations fixait à 132 milliards-or, le montant de la créance allemande. Cette évaluation causa dans les milieux officiels français une grande déception. On s'attendait à une chiffre variant entre 160 et 200 milliards.

Pour calmer la Chambre, M. Briand avait annoncé qu'il comptait occuper la Ruhr le 1<sup>er</sup> mai, si l'Allemagne ne pliait pas.

« On en était arrivé à un point, raconte Keynes, où il fallait que quelque chose se produisît de bon ou de mauvais. M. Lloyd George et M. Briand avaient marché bras-dessus, bras-dessous jusqu'au bord du précipice. M. Lloyd George avait regardé le gouffre et M. Briand avait loué la beauté de la vue et les sensations réjouissantes d'une descente. M. Lloyd George ayant pleinement satisfait son goût habituel de regarder dans les précipices, il était certain qu'il reculerait en expliquant jusqu'à quel point il sympathisait avec les idées de M. Briand. Mais M. Briand le suivrait-il ? »

C'est dans cette atmosphère que se réunit la 2<sup>e</sup> Conférence de Londres et que fut établi un nouveau plan pour les réparations.

« Sous un certain angle, dit Keynes, le second ultimatum de Londres était illégal : il envisageait l'occupation de la vallée de la Ruhr en cas de refus de la part de l'Allemagne. Mais cette clause ne servait qu'à sauver M. Briand, en lui permettant, de retour dans son pays, de vanter les charmes du précipice loin duquel il s'enfuyait en courant. L'ultimatum ne faisait à l'Allemagne aucune demande à laquelle ne fobligeât déjà sa signature. »

C'est pour cela que l'Allemagne l'accepta.

#### L'accord de Londres (5 mai 1921).

C'est l'accord de Londres qui détermine les obligations actuelles de l'Allemagne vis-à-vis des alliés.

Aux termes de cet accord, l'Allemagne a deux générations pour se libérer de ses dettes.

Voici les principales modifications qu'il apporte au traité de Versailles :

D'abord, il établit la créance de l'Allemagne en « bons » négociables. Ces bons ne représentent aucune charge supplémentaire pour l'Allemagne.

Mais ils ont l'avantage de pouvoir être négociés par les Alliés à d'autres gouvernements neutres pendant la guerre, qui seraient ainsi intéressées à l'exécution du traité. Mais quelle nation serait-elle assez inconsciente pour acquérir de tels bons ?

L'accord de Londres institue également un « Comité des Garanties », sorte de sous-commission des réparations siégeant à Berlin et ayant surtout pour mission de surveiller et de contrôler le système financier allemand.

Enfin l'accord fixe les dispositions relatives aux paiements.

Jusqu'à sa complète libération, l'Allemagne doit payer chaque année :

Deux milliards de marks-or ;

Une somme équivalente à 26 pour cent de la valeur de ses exportations.

Pour bien saisir le progrès (dans le sens de revision du traité) réalisé par l'accord de Londres, il faut se rappeler qu'en 1919, au moment des élections générales, lord Cunliffe avait fixé à 28 milliards 800 millions de marks-or, les annuités payables par l'Allemagne. M. Klotz, lui, à la même époque, donnait à ses électeurs le chiffre de 18 milliards. En 1921, la Commission des réparations fixait la somme de 8 milliards 250 millions. Enfin l'accord de Londres réduit ces annuités à une somme globale de 4 milliards et demi (en y comprenant la valeur approximative des exportations allemandes).

Les échéances ont été échelonnées de telle sorte qu'elles ne présentent, entre mai 1921 et mai 1922 aucune difficulté insurmontable pour l'Allemagne. Mais ce n'est là qu'une période de répit, car à partir d'août 1922, peut-être même avant, l'Allemagne faillira à ses engagements.

#### L'Allemagne peut-elle payer ?

L'Allemagne peut-elle trouver dans ses exportations de quoi atteindre annuellement le chiffre fixé à Londres ? Keynes prétend très nettement que non.

Dans une récente étude, publiée ici même, notre collaborateur E. Ludwig (1) a établi d'une façon formelle, la fausseté de la théorie d'une industrie allemande florissante, et exportant à l'étranger plus de marchandises qu'elle n'en reçoit.

Il prévoit même une crise grave de chômage dans l'industrie allemande, à brève échéance.

Est-ce donc sur une nation qui ferme ses usines que l'on peut compter pour trouver un tel excédent dans ses exportations (cet excédent devrait atteindre 100 milliards au moins de marks-papier). Or, les statistiques de ces derniers mois prouvent que les exportations allemandes, diminuent par rapport aux importations, au point de leur devenir inférieures.

Et puis, les industriels américains et anglais, ont-ils intérêt à voir leurs propres marchés envahis par les pro-

(1.) Voir « *Clarté* » n° 6.

duits allemands à une époque où 5 millions d'ouvriers chôment aux Etats-Unis, et 2 millions en Angleterre ?

Il est donc évident, que même si l'industrie allemande pouvait faire rentrer dans les caisses du Reich les 2 milliards et demi de marks-or exigés d'elle pour les paiements des réparations, l'accaparement des marchés mondiaux par les produits allemands ne ferait qu'aggraver la crise de surproduction que traversent l'Angleterre et les Etats-Unis.

Reste un second élément de paiement, l'impôt. Les réparations sont une dette du gouvernement allemand, elles doivent donc être couvertes par l'impôt.

Or, si les paiements doivent s'effectuer en marks-or, l'impôt est payable par les allemands, chez eux, en marks-papiers. Comment cet impôt pourra-t-il suivre les fluctuations de la valeur du mark, sans déséquilibrer entièrement, en quelques jours, un budget prévu sur une année ? Et alors même qu'on puisse réaliser un tel équilibre financier, une pareille imposition n'arriverait-elle pas à dépasser pour chaque allemand la moyenne de ses revenus ?

Sur ces deux questions Keynes se montre absolument formel. « *Aucun ministre des finances n'est en état d'adapter rapidement les impositions à une telle situation* », dit-il, en parlant des fluctuations du mark. Quant au second point, d'après une évaluation très rigoureuse du revenu individuel de l'Allemand, il estime que 45 à 50 pour cent des revenus de chaque habitant de l'Allemagne passerait au paiement de l'impôt en évaluant 1 mark-or à 20 marks papier, et 90 à 100 pour cent, au taux de 1 mark-or pour 50 marks-papier (ce qui est sa valeur actuelle).

Il est matériellement impossible à un gouvernement quelconque d'imposer à ses contribuables un tel sacrifice.

Quelques précisions ont d'ailleurs été apportées sur ce point, à Cannes, par M. W. Rathenau devant les ministres alliés.

« *L'Allemagne, a-t-il dit, est déterminée à s'exécuter jusqu'à la limite de ses facultés. Les deux tâches qui lui sont imposées : fournir à outrance et assainir ses finances à l'intérieur sont en contradiction...* »

Et il établit son budget pour 1922 :

Budget ordinaire : 82 milliards marks-papier ;

Budget des réparations (1 mark-or égale 50 marks-papiers) : 135 milliards.

Total : 218 milliards marks-papier.

« *Or, comment trouver ces 218 milliards. Il faudrait, ou tripler les impôts, ce qui ne peut se faire ou émettre un emprunt gigantesque. Mais personne à l'étranger ne voudrait y souscrire à cause de la dépréciation actuelle du mark.* »

Là-dessus encore les théories de Maynard Keynes se trouvent absolument confirmées par les faits les plus récents.

#### La révision du traité.

C'est justement sur cette impossibilité d'un paiement par l'Allemagne des charges même réduites fixées par la deuxième conférence de Londres, que Keynes s'appuie pour demander la révision du traité. Et c'est cette partie-là

de son ouvrage qu'il faut nous examiner le plus attentivement.

Keynes est en effet parmi les économistes de la bourgeoisie, un réaliste et un constructeur, et sur ces deux points on peut le comparer à M. Caillaux.

Comme ce dernier en effet, Keynes s'effraie de la sottise de certains gouvernements bourgeois, qui, par un étrange aveuglement s'acharnent à se démolir eux-mêmes en poussant à l'extrême la lutte des classes.

Pour ces économistes clairvoyants qui bâtissent leurs théories sur des lois économiques et non sur des discours, mêmes académiques, vouloir contraindre le peuple allemand à payer, c'est le pousser fatalement à la révolution.

« En effet, dit Keynes, dès l'instant où l'on demandera aux citoyens de payer, la lutte cessera de mettre aux prises les alliés et le gouvernement allemand, pour opposer les unes aux autres les différentes classes sociales d'Allemagne. Le conflit sera rude et violent, car il se présentera aux intéressés en lutte comme une question de vie ou de mort. Les influences égoïstes les plus puissantes interviendront. Les conceptions sociales les plus opposées seront mises à jour. Tout gouvernement qui essaye sérieusement de payer ses dettes est forcé inévitablement de quitter le pouvoir... »

« Dans l'une ou l'autre voie de l'alternative, écrit-il encore, l'avenir de l'Allemagne est sombre. Si la dépréciation actuelle du change se maintient et entraîne avec elle les prix inférieurs, la répartition nouvelle des richesses entre les diverses classes de la société, entraînera une catastrophe sociale. »

Car c'est bien là, pour Keynes comme pour Caillaux le suprême danger. Tout, plutôt qu'une Allemagne communiste.

Et l'on voit alors la clairvoyance de Lenine, qui, en mai 1920, dans ce grand livre social qu'est « *La Maladie Infantile du Communisme* » considérait comme une des erreurs indubitables des « gauches » d'Allemagne « *leur intransigeance rectiligne à ne pas reconnaître le traité de Versailles* ».

« Le renversement de la bourgeoisie, écrit Lénine, dans un quelconque des grands états européens comme l'Allemagne, est un tel avantage pour la révolution internationale que pour l'obtenir on doit, s'il est nécessaire, laisser vivre encore quelque temps le traité de Versailles. »

C'est donc en se plaçant au point de vue même de l'économie marxiste, que Keynes et Caillaux, derniers défenseurs de la bourgeoisie et détestés par elle — comme Necker et Turgot le furent avant 1789 par les classes privilégiées — demandent la révision de la paix de Versailles.

« *Nous voici presque arrivés au moment de nous occuper de la renaissance du monde, après nous être préoccupés d'éviter une catastrophe, dit en effet Keynes.* »

Voici à mon sens dans quel esprit Maynard Keynes demande la révision du traité de Versailles.

Et son pays l'approuve. Les Anglais avec leur sens pratique d'hommes d'affaires, l'ont compris. Le simple fait qu'un homme comme M. Asquith, adversaire notoire de Keynes, ait déclaré publiquement le mois dernier, à un dîner des hommes d'affaires de la Cité et à leurs applaudissements unanimes « qu'il faisait siennes les théories de

Keynes en ce qui concernait le principe de la revision du traité de Versailles » est suffisamment significatif.

**Le plan de Maynard Keynes.**

Il s'agissait donc, pour Keynes, d'indiquer un moyen pratique de réduire la dette allemande et de trouver pour l'industrie allemande des débouchés autres que les marchés européens déjà sursaturés.

En ce qui concerne la première partie de ce programme, Keynes cherche dans les sommes dues à la France, une diminution de la créance allemande. Il démontre en effet — et la démonstration mérite d'être citée comme exemple de malpropreté diplomatique — que les préliminaires du traité de Versailles ne contenaient nullement l'obligation pour l'Allemagne de rembourser au gouvernement français les sommes versées par elle à ses nationaux, tant au titre d'allocations pendant la guerre, que de pensions et rentes à ses mutilés, après la guerre.

Ce n'est que par un petit tour de passe-passe de M. Klotz, qu'on en arriva à comprendre cette indemnité parmi les autres indemnités à payer par l'Allemagne au chapitre des réparations.

De même pour le chiffre global de 132 milliards adopté par la commission des réparations. Keynes le ramène avec juste raison à 104 milliards.

En effet, ce chiffre de 132 milliards, M. Poincaré nous l'a révélé, représente une transaction entre le chiffre de 225 milliards qui représentait le maximum des demandes adressées à la Commission des Réparations et celui de 104 milliards, que proposait l'Angleterre.

Keynes accepte donc le chiffre anglais minimum de 104 milliards, auquel il ajoute cependant les 6 milliards de la dette belge.

Mais sur ces 110 milliards, 74 représentent le montant des pensions ; or M. Keynes soutient, nous l'avons vu, qu'aux termes mêmes du traité de Versailles, l'Allemagne ne devait pas aux Alliés le paiement des pensions.

Voici la dette allemande réduite à 36 milliards de marks-or, qui se répartissent ainsi :

	Dette		Total
	Dommages	Belge	
Empire britannique . . . .	9	2	11
France . . . . .	16	2	18
Belgique . . . . .	3	»	3
Italie . . . . .	1	»	1
Etats-Unis . . . . .	»	2	2
Autres Alliés . . . . .	1	»	1
<b>Totaux . . . .</b>	<b>30</b>	<b>6</b>	<b>36</b>

Cette première réduction opérée, Keynes préconise l'abandon par l'empire britannique des 11 milliards dont il est créancier. De même pour les Etats-Unis, pour cette bagatelle que représentent leurs 4 milliards.

Le plan de Keynes se complète donc de la manière suivante :

*Retrancher encore du total précédent la part de l'Angleterre, qui abandonnerait tous ses droits aux paiements,*

*à l'exception d'un milliard qui serait attribué à la reconstruction de la Pologne et de l'Autriche ;*

*Régler les dettes de l'Allemagne à l'Italie et aux autres petits créanciers en annulant les propres dettes de ces pays ;*

*Abandonner à la France et à la Belgique le reste du montant des réparations allemandes, soit environ 21 milliards de marks-or (18 pour la France, 3 pour la Belgique), payables en trente annuités fixées à 6 pour cent de la somme totale (5 pour cent d'intérêt plus 1 pour cent à titre d'amortissement). Ainsi la France toucherait chaque année 1.080.000.000 de marks-or et la Belgique 180 millions de marks-or.*

Voici pour les paiements par l'Allemagne. Reste maintenant à assurer le développement de l'industrie allemande en lui donnant des débouchés vers l'Est, vers la Russie.

« L'avenir de l'Allemagne, écrit-il, se trouve actuellement à l'Est. C'est certainement dans cette direction que se tourneront ses espérances et ses ambitions renaissantes. »

Paroles confirmées en tous points par la conclusion de l'exposé du docteur Rathenau à Cannes, dont nous avons déjà parlé.

« Quoique dans l'impossibilité de mettre à la disposition du marché mondial des capitaux, autant de ressources que les Etats riches, l'Allemagne est en situation de prendre aux conditions prévues, la part qu'on a songé à lui attribuer dans la restauration de l'Europe, d'autant plus qu'elle connaît bien les conditions techniques et économiques et les usages des pays de l'Est... »

« Elle se croit d'autant plus le droit de participer au développement de ces pays qu'elle y a tenu un rôle politique et économique des plus importants. Presque à bout de forces après la guerre, l'effondrement, la révolution, elle a résisté à la désorganisation politique et sociale, qui, triomphante chez elle, serait devenue un danger pour le monde entier. C'est pourquoi, elle croit devoir se consacrer selon ses forces à la reconstitution de l'Europe orientale dont elle est voisine et dont elle a l'expérience... »

Voici donc tout le sens politique de ce livre qui constitue pour nous un document admirable qu'il nous faut utiliser. Prenons les armes qu'on nous donne, et quoique destinées à un tout autre usage, servons-nous en rudement.

Il est à constater d'ailleurs que la critique française presque unanimement attaque violemment le livre de Keynes. Il était à prévoir, en effet que l'aveugle et stupide France du Bloc National, hurlerait dès qu'on parlerait de reviser le traité qui assura les élections de 1919. Mais quoiqu'on fasse chez nous, l'opinion publique en Angleterre, en Amérique et en Italie est nettement orientée vers la revision.

Dans les mois qui vont suivre, c'est cette question de la revision qui va dominer les débats politiques de tous les grands pays du monde. La bourgeoisie reconstructrice et réformiste des hommes d'affaires, triomphera-t-elle de l'intransigeance farouche et sectariste de la bourgeoisie conservatrice et bornée ? La catastrophe sociale, la révolution inévitable, sera-t-elle retardée ou avancée ? Voilà somme toute la question posée par Maynard Keynes et qui est pour nous tous d'un intérêt primordial.

# La Vie politique

## L'Indépendance de la Chine est-elle possible?

Par Bertrand RUSSEL

Le sous-sol chinois recèle des richesses inouïes. Aussi faut-il s'attendre à voir cette immense contrée passer rapidement dans le cycle de l'histoire économique universelle. Dès à présent, la recherche de ces richesses sollicite l'activité ardente de prospecteurs venus des diverses parties du monde. On peut donc entrevoir, dans un avenir sans doute prochain, la constitution d'une Chine industrielle luttant peut-être avec succès contre toutes ses rivales de l'univers.

La Chine possède en particulier les gisements de houille les plus étendus du monde, avec ceux des Etats-Unis. D'après le directeur du service géologique, la superficie des gisements de charbon serait suffisante pour assurer la consommation du monde entier pour une période de mille ans, au taux présent.

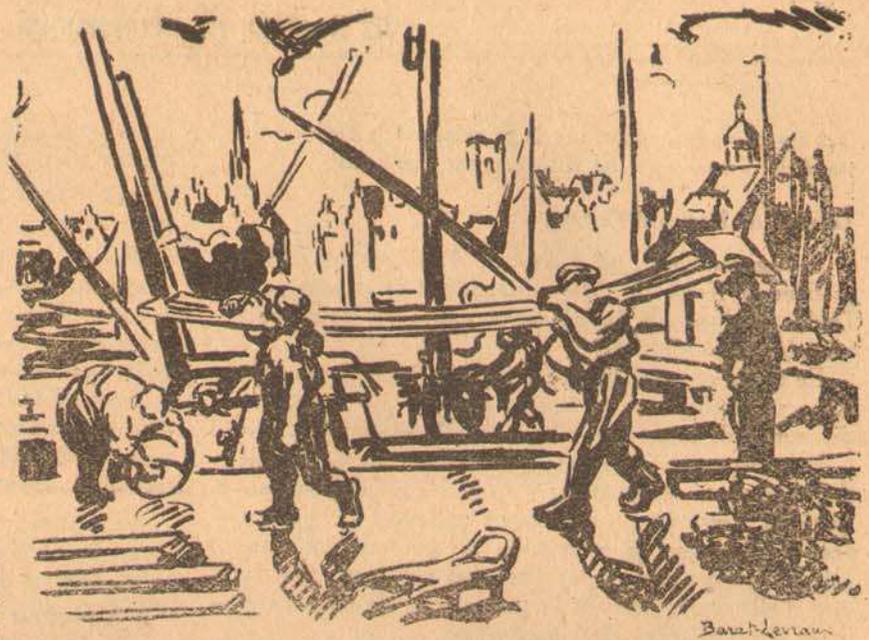
On conçoit parfaitement qu'un pays aussi riche excite dans le monde les convoitises de tous les capitalismes et que la conférence de Washington en ait entrepris le partage définitif.

Or, la principale raison que font valoir les gouvernements d'Europe, d'Amérique et du Japon pour intervenir en Chine, est qu'elle est incapable par elle-même d'exploiter ses richesses.

C'est pour combattre cette théorie hypocrite que nous avons demandé à un de nos amis de la première heure, Bertrand Russel, qui est un des rares européens connaissant à fond la Chine, de bien vouloir nous indiquer les principales raisons qui militent en faveur d'une Chine indépendante.

Nous sommes habitués à entendre les plus grandes puissances exprimer tout haut leur désir de maintenir l'intégrité et l'indépendance de la Chine. C'est au nom de ces principes que naquit l'alliance anglo-japonaise; elle paraît avoir réalisé admirablement les buts qu'elle poursuivait puisqu'elle a permis au Japon d'absorber la Mandchourie et le Shantung et d'établir un véritable protectorat sur la Chine du Nord, après que le Japon eut présenté à la Chine en 1915, ses 21 revendications.

Pour lire et comprendre les documents diplomatiques, les profanes ont souvent besoin d'un dictionnaire. C'est-à-dire que lorsqu'on lit que A et B vont garantir l'indépendance et l'intégrité de C, il faut entendre que les deux sont tombés d'accord sur la façon dont C sera partagé. Voulez-vous un exemple ? L'Angleterre et la France ont conclu un traité qui devait garantir l'indépendance et l'intégrité du Maroc. Or ce traité contient des articles secrets qui spécifiaient quelles régions du Maroc allaient appar-



tenir à la France et à l'Espagne. Lorsque le contenu des articles secrets fut connu, les gens étrangers à la diplomatie jugèrent avec sévérité les articles du traité qu'on avait publiés, les disant hypocrites et mensongers. Mais ceux qui comprennent la terminologie subtile du métier d'homme d'Etat auraient pu deviner les articles secrets du traité d'après ses articles connus.

Aussi les Chinois s'inquièrent-ils avec raison lorsqu'ils apprennent que dans le préambule du traité anglo-japonais, on disait que l'un des buts fixés par l'alliance était « l'indépendance et l'intégrité de la Chine » et « le principe de l'égalité pour toutes les nations dans l'exercice du commerce et l'industrie sur territoire chinois ».

Une des demandes les plus justifiées faites par les représentants chinois à Washington a été qu'aucun traité concernant la Chine ne soit conclu sans la participation des Chinois eux-mêmes. Nous serions bien étonnés, nous autres, si nous apprenions que la France et l'Italie s'étaient entendues pour sauvegarder l'indépendance et l'intégrité du Royaume-Uni... surtout si nous avons des raisons de soupçonner la France de venir sauvegarder nos «droits» en Angleterre et l'Italie, en Ecosse ! Des accords semblables enfreignent la souveraineté d'un Etat ; ce sont là toujours préliminaires d'intervention.

En ce qui concerne l'indépendance de la Chine, toutes les grandes puissances, sauf l'Amérique ont acquis des droits qui limitent sérieusement cette indépendance. Or, il est particulièrement difficile d'envisager la possibilité d'abroger ces droits.

Une situation typique est celle de la douane chinoise. Voici les faits :

Par le traité de 1842, l'Europe a exigé que les Chinois taxent toutes les importations d'un impôt uniforme de cinq pour cent. Par le traité de 1858, il a été décidé que cet impôt serait basé sur une échelle de prix qu'on reviserait tous les dix ans. Cette échelle n'a été révisée cependant que deux fois : en 1901 et en 1918. En déterminant la dernière révision on ne se servit pas des prix courants — car on jugeait que la guerre les avait enflés

déméurement. Donc le nouveau programme se basa sur les prix moyens de 1913-1916.

A cause des traités commerciaux contenant des « clauses de la nation la plus favorisée », aucun changement ou amendement du programme n'est possible sans l'assentiment de 13 puissances étrangères !

Entre temps, les recettes de la douane chinoise, tout en étant indispensables pour assurer les ressources de l'Etat, sont devenues le gage de l'indemnité des Boxers et de plusieurs emprunts. On permet à la Chine de prélever une taxe de cinq pour cent seulement, sur son commerce extérieur, et elle est bien obligée de le faire (bien que cette taxe fasse tort aux affaires chinoises) puisque autrement elle n'aurait pas les moyens de faire face à son budget. Il est évident que ce système limite l'indépendance de la Chine et nuit sérieusement à son commerce ; et cela surtout parce que toute importation doit payer la taxe, la matière brute aussi bien que les produits fabriqués, les articles de première nécessité aussi bien que les articles de luxe.

L'administration de la douane est régie par des traités spéciaux. Depuis 1842, elle a été entre les mains des étrangers. A la tête de cette administration est un inspecteur-général, nommé par le gouvernement chinois, mais qui selon les termes d'un traité doit être un Anglais aussi longtemps que l'Angleterre continuera à faire plus de commerce avec la Chine qu'aucune autre puissance. L'inspecteur général nomme ses subordonnés. Il choisit toujours des étrangers pour les postes les plus élevés. En 1918, il y avait dans l'administration de la douane, 2.000 étrangers et 5.500 Chinois. Les premiers ressortissent en ce qui concerne leur gérance, de la Chine et non pas de leurs gouvernements respectifs.

Sir Robert Harl, qui fut inspecteur-général de l'administration des douanes pendant de longues années réussit à gagner l'estime des Chinois. Ceux-ci sont d'ailleurs satisfaits pour le moment du système douanier, puisqu'il offre une école qui prépare des fonctionnaires plus honnêtes et plus compétents que ceux qui sont formés suivant les méthodes traditionnelles chinoises. A cet égard, M. Sih-Gung-Cheng, dans son admirable ouvrage, *la Chine moderne* (1) s'exprime ainsi : « Les membres étrangers de l'administration ont servi la Chine loyalement et sans jamais montrer une prévention favorable aux intérêts de leur pays d'origine... Jusqu'au jour où la Chine pourra rembourser les emprunts et les indemnités qui hypothèquent les recettes de la douane, il sera difficile de persuader les puissances étrangères — qui se méfient toujours des Chinois dans les questions d'argent — d'abandonner l'administration de la douane chinoise. »

Les Chinois avancés désirent l'autonomie fiscale de leur pays en ce qui concerne le tarif douanier, mais ils ne recherchent pas un changement immédiat dans l'administration de la douane. M. Wellington Koo a rédigé un manifeste à Washington qui exprime ce point de vue. Le *Times*, en le commentant, soutient que c'est uniquement

un changement dans l'administration qu'il recherche, et cela dans l'espoir de ramasser de l'argent, grâce à des tractations malhonnêtes. Les deux dernières phrases de l'éditorial en question méritent qu'on les cite. « Il est certain que les mandarins voudraient bien avoir le maniement des fonds considérables perçus par la douane, mais nous doutons fort qu'un arrangement semblable plaise au peuple. L'éloquence des délégués chinois peut tromper ceux qui ne sont pas au courant de la question ; mais ceux qui connaissent les Asiatiques se souviendront bien que plus un diplomate oriental s'occidentalise, moins il jouit de l'estime dans l'Est ». A-t-on jamais imaginé insulte plus étonnante envers le ministre d'une puissance amie ? Dans toute la manifestation de M. Koo, il est question non pas de l'administration, mais du tarif douanier, uniquement.

J'ignore combien de temps l'auteur de cet article plein de tact et de politesse a passé en Chine, ou s'il a vraiment connu des Chinois d'esprit moderne. Il ne connaît probablement la Chine que par les racontars des hommes d'affaires rencontrés à son cercle. Je peux l'assurer que ceux qui « connaissent les asiatiques », en tout cas, ceux qui les connaissent *en Chine* même, ne partagent pas le point de vue qu'il leur attribue.

D'après mon expérience personnelle je peux dire que les Chinois qui ont bénéficié d'une éducation moderne sont aussi droits de caractère, aussi intelligents, aussi pleins de considération pour les étrangers, et aussi libres de chauvinisme que n'importe quel autre groupe d'hommes que j'aie eu le plaisir de rencontrer. Ils ont à lutter contre une foule de mauvaises traditions chez eux, et dans leur lutte ils sont reconnaissants pour tout appui qui leur vient de l'Ouest. Mais ceux qui prétendent qu'ils ne méritent pas la confiance, et qu'ils cherchent uniquement à tromper le naïf occidental, doivent être, soit très ignorants, soit très malhonnêtes. On est tenté souvent de croire que les Européens désirent que la Chine reste faible et corrompue, afin de conserver la possibilité d'y puiser cet argent impur qui — selon le journaliste du *Times* — serait si ardemment convoité par M. Koo.

L'Amérique a adopté une politique meilleure, il y a des raisons de croire déjà que le gouvernement anglais s'apprête à suivre son exemple. Lord Northcliffe lui-même, depuis sa visite à Pékin est devenu le champion de la Chine. Mais apparemment il n'a pas encore réussi à inculquer ses nouvelles connaissances à ses journaux, en Angleterre...

L'espace me manque pour traiter d'autres questions, analogues à celles du tarif douanier, et qui sont toutes des réclamations légitimes de l'indépendance chinoise. En ce qui concerne toutes ces questions, des hommes poussés par des mobiles financiers qu'ils n'avouent pas, vont faire leur possible pour fausser, autant qu'ils le peuvent, l'opinion publique en Angleterre. Il nous faudra donc être très circonspects, et surtout nous souvenir que les Chinois ne sont point une race inférieure, mais au contraire une grande nation avec une civilisation au moins aussi bonne que la nôtre.

Ils ne sont guère inférieurs qu'en ce qui concerne la pratique militaire de l'homicide scientifique.

(1) *Modern China*, Sih-gung Cheng, Clarendon press.

# Les Intérêts et la Sottise

DEPUIS qu'on a découvert la bienheureuse indemnité de 400 millions due par les Boxers jusqu'en 1940, les actionnaires de la Banque Industrielle de Chine peuvent dormir sur les deux oreilles. Le Sénat vient d'autoriser le gouvernement français à négocier avec le gouvernement chinois l'affectation d'annuités dues à la France, à une opération de crédit ayant pour but la sauvegarde des intérêts matériels de la France en Extrême-Orient.

Il est vrai que l'honorable M. Jeanneney, rapporteur du projet de loi au Sénat a su par un judicieux exposé des motifs montrer la pureté d'intention des administrateurs de la B. I. C.

Examinant le dernier bilan présenté aux actionnaires le 25 juillet 1921, il le trouve d'une part très normal, cependant que naïvement il constate d'autre part, que :

Ce que le bilan ne dit pas, c'est l'impossibilité où la banque se trouvait, dès ce moment, de mettre un actif liquide en regard des retraits possibles, ou même de ses simples échéances.

Il ne tient compte non plus, ni des dépréciations certaines de nombreux postes de l'actif, ni d'engagements supplémentaires pris à échéance proche. En fait, on était à la veille de la catastrophe ; le réel déséquilibre du bilan allait vite atteindre plusieurs centaines de millions.

Cela, il est vrai, s'appelle du truquage.

Un bilan truqué d'ailleurs, n'est pas fait pour effrayer outre mesure l'honorable rapporteur de projet de loi, et ce n'est pas son collègue M. Raphaël-Georges Lévy, qui aurait pu trouver à y redire.

Il était d'ailleurs tellement plus simple d'enlever le vote aux accents de la Marseillaise.

L'appui notoire que les autorités les plus hautes du pays ont au même moment et depuis donné aux efforts entrepris pour « renflouer » la banque, n'a pu que renforcer la confiance de ses déposants ou clients. C'est ce dont il est impossible de ne pas tenir compte ici. La Chambre des députés a estimé comme le gouvernement que la sauvegarde des intérêts nationaux exigeait ici une intervention. Nous pensons de même qu'elle doit être consentie pour le prestige, le crédit et le renom de la France.

Vive la France, Vive la Banque Industrielle de Chine !

PENDANT que pour satisfaire l'opinion publique on met à l'ombre l'ancien directeur de la B. I. C., un certain M. Pernothe, pour escroquerie et abus de confiance, sur la plainte d'un certain M. Bourcier, détenteur de 20 actions de la Société Alsacienne de produits chimiques.

Cette bonne poire, — ce domptin dit-on en argot de Bourse, M. Bourcier enfin, — il est des noms prédestinés — ayant acquis lesdites actions à 550 francs pièce, les avait serrées dans son coffre-fort, avec la satisfaction d'un honnête capitaliste, qui vient de faire une bonne petite spéculation. Puis, il s'endormit tranquille, et fit des rêves d'or... Au réveil ses actions se liquidaient aux environs de 88 francs. Le domptin ayant porté plainte, sans grand espoir, fut le premier surpris d'apprendre l'arrestation de ce M. Pernothe qu'il ne connaissait même pas.

Or, c'était la B. I. C., (elle ne s'occupait pas seulement des intérêts de la France en Extrême-Orient), qui était chargée sur le marché des valeurs, de l'écoulement des 130.000 actions de la Société Alsacienne de produits chimiques — et c'était grâce aux « tuyaux increvables » donnés à titre d'ami par M. André Berthelot à M. Bourcier, que ce dernier s'était fendu de ses 11.000 balles.

Sans doute M. Berthelot avait eu sa petite commission (il n'est pas de petits profits, il n'est que de grands imbéciles).

M. Bourcier (raconte une interview) qui s'exprime en termes sévères sur le rôle joué, d'après lui, dans cette affaire, par M. André Berthelot, s'étonne encore devant nous de l'arrestation de M. Pernothe qui n'est que directeur général et non point administrateur responsable de la B. I. C. Il ajoute qu'il avait l'impression que sa plainte n'avait pas été prise en considération, et qu'il dut d'abord la renouveler, puis sur le conseil de son avocat, demander à se porter partie civile.

On ne nous enlèvera pas de l'idée que le séjour à la Santé de ce M. Pernothe, doit coûter quelque somme rondelette à certaines grandes banques, compte pertes et profits, bien entendu.

EN attendant l'innocent non lieu qui interviendra d'ici quelques mois en faveur de M. Pernothe, la Chambre manifeste une fois de plus un pudique émoi, à la pensée que des hommes corrompus ont pu se glisser dans le saint hémicycle.

MM. Ignace, André Tardieu, Georges Aimond et un certain nombre de leurs collègues ont déposé une proposition de résolution ainsi conçue :

« La Chambre décide de nommer dans ses bureaux une commission d'enquête de 33 membres pour faire la lumière complète sur les responsabilités politiques de tout ordre engagées dans l'affaire de la Banque Industrielle de Chine. »

En terminant, les auteurs de la proposition rappellent un précédent. Lorsque éclata l'affaire du Panama, la Chambre fut saisie d'une motion par laquelle on lui demandait de décider la nomination d'une commission d'enquête de 33 membres. Cette motion fut votée à main levée par la Chambre dans sa séance du 21 novembre 1892 ; les signataires étaient MM. Deschanel, Jonnart, Barthou et Poincaré.

Les lauriers, camisoles ou tonsures de ces quatre là, hantent Ignace, Tardieu et Aimond.

POUR ne pas rester en arrière, le « Matin » qui n'en rate pas une, demande une lessive totale. Sa manchette était significative.

Un certain nombre de députés réclament une commission d'enquête sur l'affaire de la Banque

ALLONS PLUS LOIN :

A L'ENQUETE GENERALE  
SUR LES RAPPORTS  
DE LA POLITIQUE ET DES AFFAIRES

*Le loup se fait berger ; et le « vieux » encaisse dur.*

Qu'on enquête, crie Bunau Varilla déchaîné, afin de savoir si M. Dutasta, secrétaire général du ministère des affaires étrangères sous M. Clemenceau, a oui ou non, été mêlé pendant la guerre à des affaires de commerce avec l'ennemi.

Qu'on enquête sur la question de savoir si certaines missions chargées des achats à l'étranger ont gaspillé des millions par incapacité ou pour d'autres causes ?

Qu'on enquête afin de savoir si l'arrestation de M. Paul-Meunier au milieu de sa campagne électorale a, oui ou non, eu pour cause la nécessité de sauver un client boche de M<sup>e</sup> Albert Clemenceau ; si oui ou non, M. Georges Clemenceau a indirectement défendu les intérêts du sujet ennemi Rosenberg ; si enfin M. Paul-Meunier est une victime ou un traître.

*M. Clemenceau à la Haute-Cour.*

*Le Matin et M. Schoeller, ancien secrétaire perquisitionné de l'office de la presse ont la rancune tenace !*

**L** est vrai que pour racheter ses nombreux péchés, M. Bunau Varilla patronne le « Groupement des Sociétés Coopératives approuvées de reconstruction des églises dévastées de France ».

Cette estimable entreprise qui émet à grands coups de publicité pour 200 millions d'obligations, a le but tout spécial de reconstruire, dans l'Aisne, les Ardennes, la Marne, le Nord, l'Oise, le Pas-de-Calais, la Somme, les églises détruites pendant la guerre.

*C'est donc une œuvre noblement patriotique.*

*Ce qui tue la France, c'est le manque de religion, dit M. Prud'homme. On s'occupe donc de redonner une bonne religion aux sinistrés du Nord et de l'Est.*

*La plupart vivent encore dans des baraques de bois et de tôles démontables, mais bientôt, ils auront de belles églises, construites en série, selon le style des écoles, des postes et des casernes bourgeoises. Il y aura des églises à tous les prix, des églises pour toutes les bourses, avec autel simple au autel de luxe, un prêche en bois blanc ou en noyer sculpté, des saintes vierges et des saints en stuc ou en plâtre verni, ou en marbre rose.*

*Au fond, c'est pour les capitalistes catholiques un moyen de gagner le ciel catholique en s'enrichissant catholiquement. Catholiques conscients, ils trouvent le moyen de supprimer radicalement la concurrence déloyale des protestants sans oratoires, et des juifs sans synagogues. Capitalistes conscients... il ne manquera pas de vieilles bigottes qui viendront vider dans l'arche sainte, le produit de leurs sordides épargnes.*

*L'Eglise, société par actions, c'est le dernier mot de la civilisation moderne.*

**S**OUHAITONS bonne chance à une telle entreprise qui est pour nous le plus sûr garant du degré de décomposition auquel en est parvenu notre pays, et prêtons une oreille attentive à quelques paroles élogieuses sur la France, prononcées ces temps-ci par un tel, brave homme un peu jobard à l'en croire !

Vous avez vu, a-t-il dit, la France à l'œuvre avant la guerre et vous savez de quels sentiments pacifiques elle était animée. Elle n'avait d'autre pensée que de développer chez elle les progrès scientifiques, industriels et sociaux, et d'entretenir avec tous les peuples des relations courtoises.

Vous l'avez vue à l'œuvre à la veille de la guerre, lorsque les menaces de conflit international se sont accentuées ; elle a fait tout ce qui dépendait d'elle pour conjurer la catastrophe qui a fondu sur l'humanité.

Vous l'avez vue à l'œuvre pendant la guerre. Victime d'une agression sans excuse et d'une invasion dévastatrice, elle s'est juré de ne pas déposer les armes avant la victoire, et elle a eu la consolation et la fierté que tous les grands peuples civilisés vissent combattre à ses côtés pour la cause du droit.

Vous l'avez vue à l'œuvre pendant les négociations de paix. Elle n'a recherché aucun avantage territorial. Elle s'est contentée de réclamer les provinces qui lui avaient été arrachées par la force.

Vous l'avez vu à l'œuvre depuis la paix, etc..., etc...

*Car c'est avec le plus grand sérieux, que M. Raymond Poincaré, notre rigolo national, conta ces calembredaines et bien d'autres encore, à un déjeunier offert par l'association de la Presse Anglo-Américaine.*

*M. Poincaré prend les journalistes anglais et américains pour des propres « soi-même » sans doute.*

**L**A France pacifiste, en tous cas, est loin d'avoir abandonné pour le rameau d'olivier, le tank, l'ypérite et la bourguignotte, chère à Bartholomé. Il lui faut une armée solide.

*M. Fabry, rapporteur du projet de loi militaire de 18 mois a prononcé à la tribune de la Chambre quelques paroles stupéfiantes.*

Nous avons 818.000 hommes sous les armes si l'on veut, a déclaré cet honorable colonel.

Mais, ce chiffre de 818.000 hommes, comment se décompose-t-il ? Nous n'avons à l'intérieur que 450.000 hommes. 80.000 sont sur le Rhin, chargés de l'exécution du traité de paix, pour notre compte et celui de nos alliés, et 288.000 sont, les uns en Cilicie pour exécuter le mandat que les alliés nous ont confié, les autres au Maroc, en Algérie ou dans nos colonies.

Cette décomposition a son intérêt au point de vue de l'opinion étrangère.

En 1914, nous avions, en effet, 736.000 hommes à l'intérieur, nous n'en avons plus que 450.000. On ne peut donc pas nier que nous ayons réduit nos effectifs de façon appréciable.

« Très bien, très bien », ont approuvé les députés du Bloc, qui n'arrivaient pas à en croire leurs oreilles, à l'exposé de cette étrange arithmétique.

*M. Fabry affecte un beau mépris des sciences exactes : Pour lui 818.000 soldats en 1922, c'est moins que 736.000 soldats en 1914.*

**D**AILLEURS, l'Intransigeant (n<sup>o</sup> du 3 mars), organe officiel du colonel Fabry, pour bien mettre en évidence les intentions pacifiques de la France, publie un petit tableau significatif : 5 superdreadnoughts, de taille évidemment décroissante, 1 pour l'Amérique, 1 pour l'Angleterre, 1 pour le Japon, 1 pour la France, 1 pour l'Italie.

Inutile de dire n'est-ce pas, que nous ne trouvons pas en regard un tableau de petits soldats des mêmes pays, représentatif des armements terrestres.

On voit d'ici l'énorme poilu bleu horizon écrasant du haut de ses 818.000 unités le « misérable Tommy », le non moins « méprisable Yank », « l'immonde Jap »

et « l'infâme Macaroni », comme dirait M. Léon Daudet en style nationaliste.

Il est bon de faire remarquer enfin à M. Fabry et à son patron, l'honorable M. Bailby, que pas plus dans son tableau que dans le nôtre, l'Allemagne dont les dents armées empêchent M. André Lefèbvre de dormir ne figure ni en superdreadnought, ni en fantassin feld grau.

**F**AITES des enfants, c'est le mot à la mode chez nous. Mais malgré les hypocrites injonctions de M. le sénateur de Lamarzelle, qui est bien incapable de procréer par lui-même d'ailleurs, la natalité diminue de plus en plus.

Un astucieux rédacteur du Temps a trouvé le fin mot de l'histoire, en rabachant une fois de plus tous les lieux communs qu'on récite dans les classes bourgeoises en immuables litanies.

Quelles sont les causes :

Et d'abord, la rupture des liens « contractés par mariage » entre à tel point dans nos mœurs qu'en 1921 le nombre des divorces a été plus élevé que jamais. Qu'en coûte-t-il, en effet, à ceux qui brisent leur foyer ?

Et plus loin :

A un niveau supérieur de l'échelle sociale, le régime successoral égalitaire n'a-t-il pas eu pour conséquence de limiter les naissances dans la bourgeoisie ? Les enfants peuvent être une source de richesse quand, leur travail futur étant assuré, leur rendement s'ajoute à celui du père, mais ils sont une charge écrasante lorsque la rémunération de leur activité doit être tardive, précaire, incertaine, comme c'est le cas des carrières libérales.

Et pour finir :

Pour contenir cette masse (l'Allemagne), il nous faudra faire appel un jour aux réserves de notre SANG REGENERÉ. Nous avons dû déjà, dans les derniers combats, rechercher le concours des races que nous avions nationalisées. Combien ne court-on pas de risques à jouer sa destinée avec de tels dés !

Toute l'idéologie bourgeoise de la famille tient dans ces trois citations :

La femme unie à l'homme par des liens légaux est destinée à procréer ;

Les enfants propriété exclusive du père doivent être pour lui une source de richesse ;

Cette richesse ils doivent la conquérir aux autres peuples par les armes, et une fois acquise la défendre au prix de leur vie.

Voilà pourquoi les bons papas bourgeois réclament des gosses.

Et pourquoi aussi peut-être les mères n'en veulent-elles pas faire.

En attendant, nous nous acheminons à petits pas, vers la fin de notre race.

**C**E sont d'ailleurs à peu près les mêmes paroles que la jeune princesse Mary, fille du roi d'Angleterre, vient de s'entendre adresser lors de son mariage.

Le rituel du mariage avait, content les journalistes, des passages vraiment curieux. On y émet par exemple le vœu que « les époux soient tous deux féconds et heureux dans la procréation d'enfants, que la femme soit aimante, fidèle et obéissante, et qu'elle plaise longtemps

à son mari et par le corps et par l'âme ». Ce sont là des sentiments excellents, mais qu'on est peu habitué à entendre formuler si tôt.

Rien n'a manqué, d'autre part, à un aussi royal mariage, pas même le ridicule macabre auquel nous a accoutumé le culte de la bourgeoisie, à ces bonnes poires de soldats morts pour Elle.

Par une touchante pensée, relate le *Matin*, comme le cortège passait devant le cénotaphe dans Whitehall, la princesse Mary fit arrêter sa voiture, et à un sergent-major des grenadiers de la garde, elle remit quelques-uns des lys de son bouquet de mariée et le pria de les déposer au pied du monument.

**P**AUVRES morts, plus que jamais à la peine, en vue de la grande prochaine !

Voici les américains qui s'en mêlent :

Le Président Harding, annonce le *Chicago Tribune*, a demandé aujourd'hui au Congrès de créer une commission chargée d'ériger en France, en Belgique et en Italie, des monuments commémoratifs pour les services de guerre rendus par les soldats américains ; ils seraient érigés principalement dans les secteurs où les Américains ont été engagés et sur les points suivants : à l'endroit où le premier Américain fut tué ; où le premier Américain fut blessé ; dans le secteur où, au cours d'une attaque allemande, de la 1<sup>re</sup> division américaine, le 3 novembre 1917, le premier Américain fut capturé et les premiers Américains tués ; dans le premier secteur tenu par une division américaine agissant comme unité autonome ; à l'endroit où le 11<sup>e</sup> génie combattit à Cambrai ; dans le secteur où le 6<sup>e</sup> génie tenait contre les Allemands ; à Casara, en Italie, où le 332<sup>e</sup> d'infanterie fut engagé.

**C**EPENDANT que la Conférence du désarmement de Washington s'est terminée par un joli programme d'armement naval.

Quelques-unes des clauses qui viennent d'être publiées montrent à quel point on a été généreux les uns pour les autres :

Art. 5. Les puissances contractantes s'engagent à ne pas acquérir, à ne pas construire et à ne pas faire construire de navire de ligne d'un déplacement type supérieur à 35.000 tonnes (35.560 tonnes métriques) et à ne pas en permettre la construction dans le ressort de leur autorité.

Art. 6. Aucun navire de ligne de l'une quelconque des puissances contractantes ne portera de canon d'un calibre supérieur à 16 pouces (406 millimètres).

Des dreadnoughts de 35.000 tonnes, armés de canons de 405 mm. C'est donc là le dernier cri du désarmement.

Car Washington-Désarmement c'était une bonne blague, comme nous l'annonce le *Matin* du 7 mars en une manchette sensationnelle :

## LES SOUS-MARINS

sont les seuls navires qui aient fait leurs preuves pendant la guerre

Au lieu de 11, l'Amérique va en avoir 120  
ET NOUS ?

Jetons sur cette conférence, quelques fleurs...

# Le point de vue de la Réaction

Par Abel DOYSIÉ

*Un militant révolutionnaire soucieux de ne négliger aucun élément de propagande, doit savoir comment on juge ses idées dans le camp adverse, et surtout comment on s'emploie à les déformer. C'est dans ce sens que notre collaborateur Abel Doysie a étudié ce point tout particulier de notre tâche de documentation.*

L'avènement de Poincaré à la présidence du Conseil est la conséquence logique de l'exploitation du chauvinisme par toutes les forces réactionnaires et de la corruption de l'opinion publique par une censure prolongée. Les mots d'ordre gouvernementaux ont modelé la mentalité du pays pendant la guerre et, lorsque l'état de siège a été levé, la grande presse a cru flatter la mentalité générale en persévérant dans cette attitude de soumission complète à l'égard du pouvoir et de patriotisme à la fois pleurnichard et menaçant. De capitulation en capitulation, le parti radical, qui avait gouverné jusqu'en 1914, était tombé dans une passivité absolue. En sacrifice à l'union sacrée, il avait abdiqué les libertés qui séparent la république de la monarchie, et il est incontestable qu'aujourd'hui, sous le vocable de République, la France est à la remorque du nationalisme intégral dont Poincaré est l'élu. Du fait que la réaction semble nettement l'emporter, il est de la plus haute importance de connaître comment elle envisage la situation mondiale à l'heure actuelle.

Malgré la *Victoire* et le culte du *Soldat Inconnu*, la réaction n'est pas satisfaite. La *Guerre du Droit* n'a pas rempli son but. Elle a abouti à la disparition de l'empire d'Autriche, le grand empire catholique, et à l'écrasement matériel de la France, qui, sous un faux masque républicain, est demeurée quand même très portée à se ranger de nouveau sous le sceptre, la crose et l'épée. Il reste, il est vrai, Sa Majesté Catholique, le roi d'Espagne, mais l'Espagne ne compte plus. Ont donc été détruites ou singulièrement diminuées les puissances catholiques, où régnait le *principe d'autorité* : en religion, foi aveugle ; en politique, soumission indiscutée au pouvoir d'un seul ; alors qu'ont été agrandies ou maintenues les puissances protestantes où prédomine l'*esprit de libre critique*, l'*esprit philosophique*, autrement dit, l'*esprit révolutionnaire* dont le bolchevisme n'est que l'aboutissement.

Cette généralisation véritablement puissante permet de juger de tous les événements contemporains avec une aisance et une sagacité qu'on ne saurait même imaginer en l'ignorant. Prenons un exemple : quand on préconise l'établissement d'un royaume de Bavière indépendant, le but véritable n'est pas de morceler l'Allemagne, au profit de la sécurité française, mais, par la restauration d'une monarchie catholique, de renforcer le *principe d'autorité*.

Voyons à présent comment la réaction envisage la révolution.

Pour elle, le bolchevisme n'est pas, comme on serait tenté de le croire, la négation du principe d'autorité, ce n'est qu'une application non catholique, au sens religieux du mot, de ce principe même : le bolchevisme est l'asservissement matériel des masses par quelques hommes disposant des forces scientifiques. De là à l'Antechrist, il n'y

a qu'un pas, et la réaction oriente ses adeptes dans le délire obscur des prophéties. Certains royalistes notoires ont écrit des ouvrages où, à côté de prédictions vénérables par leur antiquité, il s'en trouve d'assez récentes qui, toutes, ont pour but d'annoncer qu'après de terribles révolutions et de grands carnages, le Roi de France reviendra, monté sur un cheval blanc, et régnera sur toute la terre. Tel doit être, évidemment, le chauvinisme aidant, l'aboutissement du nationalisme intégral.

La doctrine réactionnaire — sans doute pour faire entrer en jeu la haine des races — insiste sur le caractère asiatique du bolchevisme, qui ne voit que la masse et n'a aucun souci du développement individuel. Quitte à tomber dans des conclusions dangereuses, elle appuie encore sur le caractère strictement matériel du bolchevisme et avoue qu'elle ne doute pas de son succès ultérieur. Reprenant, sans le savoir, la formule de Lénine : « *Nous commençons une série d'expériences illimitées* », le réactionnaire intelligent parle ainsi : « Certes, les bolcheviks n'ont pu réussir à établir leur système du premier coup ; mais ils reviendront à la charge et, forts de leur expérience, ils parviendront à mettre sur pied leur organisation scientifique et inhumaine. » Il reste sous-entendu que leur triomphe n'aura qu'un temps, mais ce triomphe temporaire est reconnu comme inéluctable.

Telle est, brièvement esquissée, la doctrine de la réaction. Il est incontestable que, d'une part, elle saisit le problème politique dans son ensemble, taxant également de révolutionnaire toute tentative ayant pour but de laisser à chacun ou la libre disposition de sa raison ou la participation à laquelle il a droit dans l'administration de la Société. Il n'échappera pas, d'autre part, qu'elle entre en contradiction avec elle-même, quand elle accuse le bolchevisme d'être une tyrannie dont le seul tort consiste à n'être pas aux mains d'un souverain légitime. Si le *principe d'autorité* est le bon principe, qu'importe que l'autorité soit orthodoxe ou non ? Mais cette invention de la dictature de quelques chefs, opposée à la libre démocratie dont nous goûtons les charmes, n'est qu'un argument pour impressionner les masses que la réaction sait attachées à une certaine phraséologie républicaine et en particulier à cette illusion qu'est le suffrage universel sous le régime actuel. En réalité, elle n'ignore pas que le bolchevisme a précisément pour but d'enlever la dictature à la petite caste de privilégiés, potentats de l'or ou de droit divin, qui régit présentement le monde.

Son mensonge n'est pas moins flagrant, quand elle traite le bolchevisme d'invention asiatique, alors qu'il n'est qu'une application anticipée du marxisme, dont le fondateur n'avait rien de l'asiatique aux yeux bridés. Ce n'est pas une importation orientale, mais l'étape la plus récente de la pensée révolutionnaire occidentale, et nulle théorie ne vise et ne présuppose un développement plus complet de l'individu. Mais ne faut-il pas démontrer, avant tout, que les bolcheviks sont des barbares ? et pour des civilisés à la peau blanche y a-t-il rien de plus barbare que d'avoir la peau cuivrée ?

La doctrine réactionnaire semble encore ignorer que les révolutionnaires russes avouent avoir erré sur le plan éco-

nomique, alors que leurs réalisations les plus incontestables sont dans le domaine de l'enseignement. La littérature russe contemporaine est presque unanime à démentir que le bolchevisme soit un mouvement strictement matériel. L'un des meilleurs poètes bolcheviks, Razoumnik, a écrit, à propos du poème *Les Scythes* d'Alexandre Blok, un remarquable article où il expose le point de vue spirituel du bolchevisme et la mission messianique de la Russie. D'après lui, le bolchevisme n'a rien d'anti-chrétien ; il veut, au contraire, recommencer la révolution sociale entreprise par les fondateurs du christianisme — révolution qui a échoué, parce qu'elle a admis l'adversaire à l'intérieur, s'est laissée miner par le dedans et s'est bornée au seul plan spirituel. Le bolchevisme veut instaurer la fraternité humaine dans l'ordre spirituel et dans l'ordre matériel à la fois, reconnaissant l'interdépendance de l'un et de l'autre à la suite de Karl Marx.

D'ailleurs, si les bolcheviks ont combattu la religion dans ses abus, par exemple, en ouvrant devant le peuple les chasses où celui-ci croyait découvrir des corps de saints parfaitement conservés, il a laissé les cultes libres, et à cette heure de famine, le clergé russe offre aux autorités soviétiques les trésors de ses églises et de ses monastères pour venir en aide aux affamés. Le bolchevisme est en même temps une science expérimentale et une foi. C'est ce qui explique ses martyrs.

La conférence de Gênes est considérée par la réaction comme une entreprise protestante, philosophique, donc révolutionnaire. Elle ne tend, en effet, à rien moins qu'à substituer une société générale des nations, où prendraient place ces réprochées, l'Allemagne sans kaiser et la Russie sans tsar, à cette société restreinte des nations constituée à Versailles dans le but d'imposer la dictature des grandes puissances victorieuses à l'univers. La réaction a donc pris ses précautions, et son exécutif des hautes œuvres, Poincaré, a eu soin, avant l'entrevue préparatoire de Boulogne, de faire cette déclaration dans le *Journal* par la plume de Saint-Brice : « *Le point le plus obscur est la possibilité de l'introduction dans le débat d'une question comme celle du désarmement, qui n'a rien à voir avec les traités existants et qui pourrait se rattacher à la formule très vague de Cannes sur le rétablissement de la paix. M. Poincaré s'efforcera certainement à avoir l'assurance la plus formelle qu'aucune question de ce genre ne sera soulevée.* »

Quoi qu'il en soit des vellétés de la réaction française, le protocole de Boulogne, qui sauve les apparences aux yeux de la plus aveugle des petites bourgeoisies, ne réussit guère à sauver que cela. Si la conférence de Gênes ne doit pas constituer en elle-même une société générale des nations, du moins doit-elle servir de prélude à la transformation de la société restreinte existante en société générale. Le résultat est le même, si le procédé est différent. La reconnaissance *de fait* du gouvernement des Soviets est accomplie, puisqu'on est déjà convenu de laisser à chaque puissance la faculté de le reconnaître *en droit*. Enfin la reprise de relations commerciales illimitées avec la Russie est garantie d'avance. Si Poincaré peut se féliciter d'un retard d'un mois dans la réunion de la conférence — satisfaction de vanité — de chacun des articles ci-dessus qu'il a signés avant même d'être allé à Gênes, il peut cependant dire, en se lavant les mains : « Je n'avais pas voulu ça ! »

Il ne reste plus à la réaction intégrale qu'à s'avouer vaincue, ou à se trouver un autre champion. Le président de la République osera-t-il signifier cette dernière solution à son prédécesseur ?

## La Conscription des Indigènes

*Nous insérons ci-dessous une lettre du camarade Spielmann, où il nous reproche de combattre la conscription indigène sous prétexte que nous suivons en cela l'exemple de la presse bourgeoise d'Algérie.*

*Nous n'avons nullement eu l'intention, en publiant cet article, de soutenir l'une ou l'autre politique. « Clarté », organe de documentation scientifique, doit exposer des faits. Et non se plier à telle ou telle tactique politique.*

*Ceci dit, nous sommes parfaitement d'accord avec Spielmann sur la nécessité de conquérir par tous les moyens mis à notre disposition, des droits plus étendus aux indigènes. Mais en déduire que la conscription est un bienfait serait quelque peu paradoxal.*

Le camarade Prieure prétend que la proposition de conscription a été accueillie, en Algérie, par des protestations générales des indigènes et des colons.

Ces protestations générales se réduisent, en ce qui concerne les indigènes, aux Sebaoui et quelques autres conseillers généraux indigènes, béni-oui-oui, sous la main de la haute administration et des Mourgues, au Conseil Général, des Lauprêtre, au Conseil Supérieur de l'Algérie, représentant non des colons tout court, mais des gros colons féodaux algériens.

Il est vrai que nous avons assisté à une levée de boucliers générale, de la part des maîtres actuels de la colonie. Toute la presse algérienne, grande et petite, sauf la « Lutte sociale » l'Ikdam et quelques journaux indigènes, est partie en guerre contre la conscription indigène, y compris Barrueaud, directeur de « l'Alhbar » qui a reçu le mot d'ordre pour marcher.

Ces gens-là craignent en effet, que si les indigènes obtiennent les mêmes droits que les français, ils puissent se soustraire au régime abject qui les condamne à la famine perpétuelle.

Mais, pour que les indigènes bénéficient des quelques droits dont nous jouissons, il est indispensable qu'ils remplissent les mêmes devoirs — réduits — que nous.

S'il y a une nouvelle guerre, nos maîtres, nos dictateurs capitalistes, puiseront sans arrêt dans la masse de chair à canon indigène, comme pendant la dernière guerre de libération, et, entre temps, s'ils ont besoin de soldats pour leurs expéditions coloniales, ou pour les répressions ouvrières, ils puiseront encore dans la même masse, au moyen de fortes primes, si agissantes parmi cette population famélique...

Quoiqu'on fasse, la population indigène, sous ce régime, est condamnée au service militaire...

Pourquoi donc, ne pas lui laisser le bénéfice acquis pendant la guerre, avec l'obligation des devoirs et des droits pareils aux nôtres ?

C'est ce qu'ont compris tous les indigènes intellectuels et tous ceux, nombreux, qui ont participé à l'épouvantable tuerie de 1914-1918.

Du reste, c'est le seul moyen pour obtenir une plus grande part d'instruction, de représentation, nécessaires à la marche vers l'émancipation.

Sous le régime féodal actuel, peu importe que l'indigène soit chair à canon ou chair à charrue, son sort sera toujours le même : chair d'esclave.

Victor SPIELMANN.

Le gérant : Pierre SUCHET.



Grande Imprimerie « PERFECTA »  
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XI<sup>e</sup>)

# Liste de sympathisants à " CLARTÉ "

susceptibles de s'abonner à la revue

NOMS	ADRESSES

Détacher cette feuille et la renvoyer à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, Paris 6°

NOMS

ADRESSES

Détacher cette feuille et la renvoyer à « CLARTE », 16, rue Jacques-Callot, Paris 6<sup>e</sup>

# LIBRAIRIE "CLARTÉ"

Ouverte tous les jours de 9 heures du matin à 7 heures du soir et le dimanche matin.

Les bons poètes qu'il faut lire :

ARCOS (René) : Heures .....	6 75
APOLLINAIRE (Guillaume) : Alcools ..	6 75
BATAILLE (Henry) : Le beau voyage ..	6 75
HENRY BATAILLE : La Divine tragédie ..	6 75
BAUDELAIRE (Charles) : Les fleurs du Mal .....	6 »
CORBIÈRE (Tristan) : Les Amours jaunes .....	5 75
FAGUS : La danse macabre .....	7 50
GÉRALDY (Paul) : Toi et Moi .....	5 75
GUÉRIN (Charles) : Le cœur solitaire ..	7 »
HENRY-JACQUES : Nous de la Guerre ..	6 75
HENRY-MARX : La Gloire intérieure ..	6 50
KLINGSOR (Tristan) : Humoresques ..	7 50
LAFORGUE (Jules) : Poésies .....	5 75
LECONTE DE LISLE : Poèmes antiques ..	12 »
— Poèmes tragiques ..	12 »
— Poèmes barbares ..	12 »
— Derniers poèmes ..	12 »
MARTINET (Marcel) : Les Temps maudits .....	7 »
MAGRE (Maurice) : La Montée aux Enfers ..	6 75
MAGRE (Maurice) : Les Belles de Nuit ..	6 75
MILLET (Marcel) : Le Jeu des départs ..	5 »
— Comédiens en tournée ..	5 »
NOËL GARNIER : Le don de ma mère ..	6 75
— Place Clichy .....	7 50
PIOCH (Georges) : Les Victimes .....	10 »
PONCHON (Raoul) : La Muse au Cabaret ..	6 75
POTTIER (Eugène) : Chants révolutionnaires ..	4 »
RÉGNIER (Henri de) : Premières poésies ..	6 50
— La Sandale ailée ..	6 50
RÉGNIER (Mathurin) : Œuvres .....	3 50
RICHEPIN (Jean) : La Chanson des Gueux ..	6 75
RICHEPIN (Jean) : Les blasphèmes ..	6 75
— Les caresses .....	6 75
RIMBAUD (Arthur) : Œuvres .....	12 »
ROMAIN (Jules) : Europe .....	4 »
— Le Voyage des Amants ..	6 75
RONSARD : Œuvres choisies .....	3 50
SAMAIN (Albert) : Au Jardin de l'Infante ..	7 »
— Le Chariot d'Or .....	7 »
— Au flanc du vase .....	7 »
TAILHADE (Laurent) : Poèmes aristophanesques ..	6 50
TAILHADE (Laurent) : Poèmes élégiaques ..	6 50
TAGORE (Rabindranath) : L'offrande lyrique ..	7 »
TAGORE (Rabindranath) : La Corbeille de fruits ..	7 »
TAGORE (Rabindranath) : Le jardinier d'Amour ..	6 75
VAILLANT-COUTURIER (Paul) : 13 Danses Macabres ..	6 »
VILDRAC (Charles) : Chants du Désespéré ..	6 »
— Livre d'amour .....	7 »
VERHAEREN (Emilie) : Poèmes .....	6 »
— Poèmes, nouvelle série ..	6 »
— Poèmes, 3 <sup>e</sup> série ..	6 »
— Les forces tumultueuses ..	6 »
— Les villes tentaculaires ; les campagnes halucinées ..	6 »
— La multiple splendeur ..	6 »
— Les heures du soir ..	6 »
— Les visages de la vie ..	6 »
— Les rythmes souverains ..	6 »
— Les blés mouvants ..	6 »
— Toute la Flandre (5 volumes) ..	6 »
VILLON (François) : Œuvres .....	3 50
VIGNY (Alfred de) : Poèmes .....	3 50
WHITMAN WALT : Œuvres choisies ..	10 »

L'ŒUVRE DE HENRY BATAILLE

BATAILLE (Henry) : Le beau voyage (poésies) .....	6 75
— La divine tragédie (poésies) .....	6 75
— La quadrature de l'amour .....	10 »
— L'enchantement. Maman Colibri (théâtre) .....	6 75
— L'Amazone. Les Flambeaux ..	6 75
— Résurrection (d'après Tolstoï) ..	6 75
— Le Masque, la Marche nuptiale ..	6 75
— Les sœurs d'amour .....	7 »
— Le Phalène .....	7 »
— Ecrits sur le théâtre .....	6 »

Les autres ouvrages de Henry Bataille sont en réimpression.

## Catalogue Périodique "Clarté"

Les éditions de « Clarté » font paraître un catalogue bibliographique mensuel.

Tous les ouvrages parus dans le courant du mois, catalogués par matières, y figurent et permettent à tous de suivre le mouvement intellectuel de très près.

Les douze fascicules réunis forment un répertoire précieux de tous les ouvrages sans exception et dans tous les domaines de la production année par année.

CHACQUE FASCICULE FRANCO 0 fr. 25.  
L'ABONNEMENT ANNUEL 3 francs.

### POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA COMMUNE

La Commune de Paris, préface de ZINOVIEV (Edition du Cinquantenaire collationnée par l'Édition originale parue en 1920 et tirée sur les presses du gouvernement des Soviets à Moscou (32 hors-textes documentaires) .....	5 »
TROTSKY : La Commune de Paris et la Russie des Soviets .....	0 60
LOUISE MICHEL : La Commune .....	6 75
DESCAVES (Lucien) : La Colonne .....	7 »
DARIEN : Bas les cœurs ! .....	6 75
VALLÈS (Jules) : L'insurgé .....	6 75
VUILLAUME (Maxime) : Mes cahiers rouges au temps de la Commune .....	7 »
BOURGIN (Hubert) : Histoire de la Commune .....	2 »

### LES BONNES NOUVEAUTES DE LA QUINZAINE

ANTOINE (André) : Mes souvenirs sur le Théâtre libre .....	6 50
ARCOS (René) : Caserne .....	6 75
BAILLOU (André) : Histoire d'une Marie ..	7 »
CAILLAUX (Joseph) : Où va l'Europe ? où va la France ? .....	6 75
DORGELES (Rolland) : Saint Magloire ..	6 75
FRANCE (Anatole) : Propos de la Villa Saïd (recueillis par Paul Gsell) .....	6 75
JARRY (Alfred) : Ubu Roi .....	10 »
LEGRAND-CHABRIER : Christine en liberté ..	6 50
MARAN (René) : Batouala (Prix Goncourt 1921) .....	3 75
HÉMON (Louis) : Maria Chapdelaine ..	6 50
MAX JACOB : Le Roi de Béotie .....	7 »
ESCHOLIER (Raymond) : Cantegril .....	6 »
ROMAINS (Jules) : Les Copains .....	7 95

SALMON (André) : L'entrepreneur d'illuminations .....	7 95
DRIEU LA ROCHELLE (Pierre) : Etat Civil ..	7 »
TABARANT : L'Evangile Nouveau .....	6 75
BONJEAN : Une Histoire de douze heures ..	6 75
HIRSCH (Charles-Henry) : La Danseuse Rouge (pièce en 4 actes) .....	6 75
KEYNES (J.-M.) : Nouvelles considérations sur les conséquences de la paix (traduction Franck) .....	6 75
PÉTRONE : Le Satyricon, traduit par Laurent Tailhade (Edition définitive revue, augmentée et ornée de six gravures en couleurs par F.-E. Laboureur, 1 volume in-8 couronne sur vergé d'Ecosse) ..	18 »
CHADOURNE (Louis) : Terre de Chanaan (Prix Pierre Corrad) .....	6 75
ANDLER (Charles) : Nietzsche, sa vie et sa pensée : Tome I : Les précurseurs de Nietzsche ..	18 »
— Tome II : La Jeunesse de Nietzsche ..	18 »
— Tome III : Le pessimisme esthétique de Nietzsche ..	18 »
RUSKIN : Les Matins à Florence (réimpression) .....	12 »
MAGNE (Henri-Marcel) : L'Architecture (L'Art français depuis 20 ans) .....	8 »
POISSON (Ernest) : Socialisme et coopération .....	3 »
BONNEROT (Jean) : Romain Rolland (sa vie, son œuvre) .....	5 »
TRISTAN BERNARD : Le Jeu de massacre ..	7 »

### Documentez-vous sur la Russie des Soviets et sur le régime communiste

Antock Kine : LE ROLE DES EMPLOYÉS PENDANT LA RÉVOLUTION RUSSE .....	0 10
Antonelli : LA RUSSIE BOLCHEVISTE ..	5 75
CODE BOLCHEVIQUE DU MARIAGE .....	3 50
Chiapnikoff : LES SYNDICATS RUSSES ..	1 »
DEUX CONSÉQUENCES DE LA RÉVOLUTION RUSSE .....	1 50
Dridzo Losovsky : LE ROLE DES SYNDICATS RUSSES PENDANT LA RÉVOLUTION ..	0 50
Glebov : LES SYNDICATS RUSSES ET LA RÉVOLUTION .....	0 50
HOMMAGE A LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS A L'OCCASION DU 2 <sup>e</sup> ANNIVERSAIRE ..	1 25
Lénine : L'ÉTAT ET LA RÉVOLUTION ..	4 »
Lénine : LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME .....	4 »
Lénine : LA RÉVOLUTION PROLÉTAIRIENNE .....	4 »
Lénine : LETTRES AUX OUVRIERS AMÉRICAINS .....	0 30
Lénine : LES BOLCHEVIKS ET LES PAYSANS .....	0 40
Lénine : LE ROLE DE LA JEUNESSE COMMUNISTE .....	0 40
Pierre Pascal : LA RUSSIE ROUGE .....	2 »
Ransone : SIX SEMAINES EN RUSSIE ..	4 »
Bertrand Russell : LA PRATIQUE ET LA THÉORIE DU BOLCHEVISME .....	7 »
Sadoul : NOTES SUR LA RÉVOLUTION BOLCHEVIQUE .....	7 50
Trotsky : L'AVÈNEMENT DU BOLCHEVISME .....	4 »
Trotsky : TERRORISME ET COMMUNISME (l'Anti-Kautsky) .....	7 »
H.-G. Wells : LA RUSSIE TELLE QUE JE VIENS DE LA VOIR .....	6 »
Kollontai : LA FAMILLE ET L'ÉTAT COMMUNISTE .....	0 40
Ossip Lourié : LA RÉVOLUTION RUSSE ..	3 »
Rappoport : PRÉCIS DU COMMUNISME ..	0 30

Joindre toujours 10 0/0 du montant de la commande pour frais d'envoi.

Afin d'éviter les frais de contre-remboursement servez-vous du mandat, ou du chèque postal, systèmes de paiement les plus pratiques et les moins onéreux.

Joindre toujours 10 0/0 du montant de la commande pour frais d'envoi.

Afin d'éviter les frais de contre-remboursement servez-vous du mandat ou du chèque postal, systèmes de paiement les plus pratiques et les moins onéreux.

## NOS ÉDITIONS

HENRI BARBUSSE : La Lueur dans l'abîme (20° mille) .....	3 50
HENRI BARBUSSE : Le Couteau entre les dents (10° mille) .....	3 »
ARMAND BOUR : La Foi nouvelle (pièce en 4 actes) .....	4 50
GUSTAVE DUPIN : Les Robinsons de la Paix ... ..	4 50
NOEL GARNIER : Place Clichy, poèmes (ornés de 5 bois gravés d'après G. Aucouturier)	6 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : Poincaré a-t-il voulu la Guerre ? (6° mille) .....	4 50
LUCIEN LAFORGE : Le Film 1914, ou le Poincarisme en 49 épisodes .....	3 »
RAYMOND LEFEBVRE : Esquisse du mouvement Communiste en France .....	0 60
RAYMOND LEFEBVRE : La Révolution ou la Mort (10° mille) .....	1 25
RAYMOND LEFEBVRE : L'Éponge de vinaigre (5° mille) .....	3 »
HENRY MARX : L'Enfant Maître (pièce en 3 actes) .....	5 »
MARCEL MARTINET : La Nuit (5 gravures frontispiciées de Gaston Pastré) .....	5 50
D <sup>r</sup> NANSEN : La famine en Russie (25° mille) .....	0 25
HENRY TORRES : Histoire d'un complot, préface de Séverine (50° mille) .....	0 25
P. VAILLANT-COUTURIER : A ceux des Champs (30° mille) .....	0 50
P. VAILLANT-COUTURIER : Jean-sans-Pain, illustré par Picard-Le Doux .....	15 »
P. VAILLANT-COUTURIER : Treize Danses macabres (poèmes illustrés de 14 dessins de Jean d'Espouy) .....	6 »
LA COMMUNE DE PARIS (Préface de Zinoviev et 32horstextedocumentaires) (5° mille)	5 »
LES CRUCIFIES, 14 dessins de A. Galbez, préfac de Victor Cyril (15° mille) .....	1 50

## CONFÉRENCES CLARTÉ (1920-1921)

Oscar BLOCH : La Guerre aurait-elle pu finir plus tôt ? .....	1 50
Marcel FOURRIER : L'Offensive du 16 avril 1917 .....	1 50
Marcel FOURRIER : La Débâcle financière .....	1 50
GOUTTENOIRE DE TOURY : La Politique russe de Poincaré .....	1 50
MORIZET : De l'incapacité des militaires à faire la guerre .....	1 50
PAUL-LOUIS : Le Chaos Mondial .....	1 50
PAUL-LOUIS : Le Mensonge de la Paix .....	1 50
A.-H. PEVET : Les Traités. — Ce qu'étaient les systèmes d'alliance avant 1914 .....	1 50
Gabriel REUILLARD : Les Rapports Franco-Allemands de 1870 à 1914 (Le Crime capitaliste) .....	1 50
Ch. RAPPOPORT : Causes occasionnelles et permanentes de Guerre .....	1 50

Les Conférences « Clarté » existent en deux volumes reliés, belle reliure, demi-toile bradel à coins, au prix de chaque : 13 fr. 50.